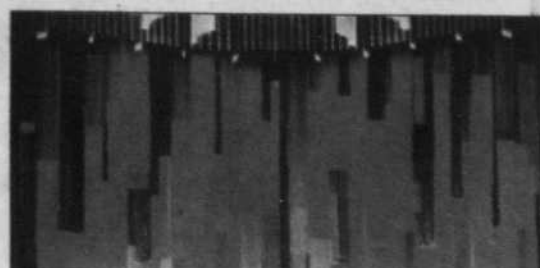


MUSIQUE

Voir Toscanini...
à quoi bon?

Page E 5



DE VISU

Suivre le fil jusqu'à
Micheline Beauchemin

Page E 6

LE DEVOIR

CAHIER
E

CULTURE

Ce quelque
chose en
forme
d'album est
rien de
moins qu'un
chef-d'œuvre
de chanson
popLes nouvelles
aventures de
Pierre Lapointe«L'intention,
c'était que
chaque
chanson soit
accrocheuse
en quelques
secondes
et puisse
intriguer
l'oreille
pendant
très, très
longtemps»

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Son premier album était la merveille éveillée de 2004. Le deuxième est dix fois meilleur, cent fois plus exaltant: du fin fond de *La Forêt des mal-aimés*, des siècles de musique nous contemplent. Et l'avenir nous sourit. Album de la décennie? À ce degré de progression exponentielle, on peut parler de chef-d'œuvre. Surtout quand l'artiste est (presque) d'accord.

SYLVAIN CORMIER

Pierre Lapointe esquisse un sourire fatigué après cinq minutes. «Bon ben, j'ai tout dit.» Derrière cette boutade, un désir patent: que l'entrevue ait déjà eu lieu. Que la ronde de promo qui vient tout juste de commencer soit déjà bouclée. Que le disque existe tout seul, sans lui. Lui n'a plus grand-chose dans la tête et le corps, sinon un petit plan d'eau tranquille où flottent à la dérive des sentiments de soulagement et de satisfaction.

En cinq minutes, il aura réussi à dire que son nouvel album lui «plaît énormément», qu'il en est «extrêmement fier» et que *Deux par deux* rassemblés et *Tous les visages* sont «ses plus grandes réussites». Tout ça sur le même ton morne et plat qu'un préposé de libre-service à la fin de son quart. «Je suis vraiment fatigué», résume-t-il. Vanné, oui. Lessivé, essoré, mis à sécher sur la corde. «J'étais pas comme ça la dernière fois, hein?»

La dernière fois, juste avant l'étonnant, l'ahurissant spectacle *Pépiphonique*, aux FrancoFolies d'août dernier, il m'étourdissait et s'étourdissait lui-même, tellement il foisonnait d'idées et de mots. «C'est dans cet état d'ébullition, cette boulimie de surexcitation, cette surabondance d'attention médiatique que j'ai créé *La Forêt des mal-aimés*. Quasiment sans m'en rendre compte. C'est seulement maintenant que je regarde cette année et demie de fébrilité totale [cinq spectacles totalement différents!] et que ça me rentre dedans. Ça m'épuise rien que d'y penser.»

Je pense à Kerouac, qui a écrit *On the Road* sur son fameux rouleau de papier sans s'arrêter pendant des jours et des nuits. Je pense aux Beatles, qui sortaient deux albums et trois 45-tours de matériel original par année, entre les tournées. Je pense à Balzac, toujours à la bourre. Pour nombre de génies, les grandes œuvres surgissent dans le vif de l'action. «Moi, je faisais juste avancer, tête première. Heureusement qu'il y avait du bon monde autour de moi pour gérer le flot. Qu'il y avait Philippe Brault [aux arrangements] et Jean Massicotte [à la réalisation et aux ar-

rangements] pour prendre tout ce que j'apportais et m'aider à en faire quelque chose...»

Ce quelque chose en forme d'album est rien de moins qu'un chef-d'œuvre de chanson pop. Toutes langues confondues. Si le premier album de Pierre Lapointe, l'éponyme paru il y a moins de deux ans, était déjà un très grand disque de chanson française, portant la forte marque d'un style absolument particulier, celui-là est d'une autre teneur. D'une autre hauteur, plutôt: la marche est à ce point vertigineuse. C'est *Sgt. Pepper's* deux ans après *Rubber Soul*. Polnareff au pays de Steve Reich. ABBA en orbite. Une bande sonore d'Ennio Morricone détournée par Beck. C'est l'étrange et bel enfant de Thom Yorke et de Barbara.

«Tout ça s'est bâti en pleine effervescence et en pleine immersion musicale», raconte l'intéressé, dont le débit s'accélère à mesure que l'entrevue progresse. J'écoutais mille millions d'affaires en même temps. Je voyais des shous de toutes sortes. J'expérimentais constamment dans mes spectacles avec le Consort [de musique contemporaine]. J'arrivais en studio avec des disques, des tonnes d'idées, des nouvelles chansons, et puis je repartais, écoutais d'autres disques, allais voir d'autres shous, expérimentais encore, et puis je retournais en studio et j'étais sur une autre planète. Par moments, je devais être pas mal dur à suivre.»

De ce tourbillon de création, de ce gavage de musique, est sorti *La Forêt des mal-aimés*. Un disque fascinant et riche, à la fois éminemment familier et d'une totale fraîcheur, où mille millions de références font tinter mille millions de cloches (un exemple: dans l'intro de cordes d'*Au nom des cieux galvanisés*, il y a un très bref écho de *La Californie*, premier succès de Julien Clerc) pendant que mille millions de petits effets électroniques et de bruits singuliers amènent l'auditeur dans des mondes de sons nouveaux.

Pierre Lapointe décortique. «Si je prends Qu'en est-il de la chance?, il y a un fond drum'n'bass très actuel, une guitare distordue super sale, des violons disco, et il y a aussi des échantillonnages qui créent une sorte de bruit de fond qui égratigne l'oreille. Il y a tout ça qui se passe et il y a la mélodie qui est complètement pop même s'il n'y a pas de refrain en tant que tel. L'intention, c'était que chaque chanson soit accrocheuse en quelques secondes et puisse intriguer l'oreille pendant très, très longtemps. Je pense qu'on a réussi.»

Ce que Pierre Lapointe a aussi voulu et réussi sur ce disque, c'est réinventer la chanson d'amour. Dans ce lieu d'exil qu'il appelle la forêt des mal-aimés (la ville? le monde moderne?), on rencontre toutes sortes d'écorchés et d'éreintés du cœur, dont les histoires sont évoquées à demi-mots, non moins poignantes parce que dénuées de sentimentalité.

VOIR PAGE E 2: LAPOINTE

Culture

Le miroir des galas



Odile Tremblay

Les dés sont jetés, les votants ont voté. J'ose quand même un vœu pour dimanche soir: que la cérémonie des Jutra, dédiée aux artisans du cinéma québécois, dépasse le simple sacre de C.R.A.Z.Y., déjà adoubé lundi soir aux Génies canadiens. Notre septième art ne trouve guère son compte à monter en épingle une œuvre unique, fût-elle réussie... Espérons à tout le moins qu'un film aussi inspiré que *La Neuvaïne*, de Bernard Émond, absent des Génies, ne sera pas balayé par la vague aux Jutra.

Le vent pousse si fort dans le champ de C.R.A.Z.Y. Appui critique et succès public, ventes à l'étranger. Ça devait être tentant pour les membres de l'industrie de voter aux Jutra dans la cour des winners. Mais les lauriers devraient servir à soutenir aussi des œuvres de la marge, à les éclairer le temps d'un gala, à jouer un rôle de révélateur, à mettre en valeur la diversité créatrice du cinéma. Pas juste à ajouter une couronne sur la tête de ceux qui trônent déjà.

Mais je prêche dans le désert. Je sais. C.R.A.Z.Y. surfe sur sa crête. Chouette film, en plus. Ça devient quand même redondant à la longue, ces trophées empilés sur une seule cheminée.

Les esprits blasés déclareront que, de toute façon, ils en ont marre des galas, ceux du cinéma par-dessus tout. Allez le leur reprocher... Ces deux dernières semaines, on a eu droit à l'enfilade: les Oscars, les Génies et, demain, les Jutra. Le cinéophile québécois moyen crie grâce. Ajoutez à son raz-le-bol des galas qui ronronnent en endormant le client plus souvent qu'à son tour: quelques gags, plusieurs stepettes, cinq ou six chansons. Entre humour et protocole, les remerciements émus des heureux lauréats sont servis en sandwich. En règle générale, peu de surprises à bord. Du moins les Oscars nous auront-ils étonnés en couronnant *Crash* il y a deux semaines. Personne ne l'avait vu venir, celle-là. D'où l'émotion.

Dimanche soir, Normand Brathwaite tentera aux Jutra de faire oublier la prestation lamentable de Patrick Huard à l'animation du gala 2005. On lui souhaite bonne chance. Il n'existe pas mille façons de faire rouler ce genre de show, qui ploie sous la contrainte des formules établies.

Reste le maigre suspense, tableau de prédictions en main, mais il faut connaître les films en nomination pour s'exciter en gang sur un gala. Aux Jutra québécois, passe encore. Le public d'ici, désormais épris de son septième art, peut réciter des dialogues par cœur, du moins ceux de C.R.A.Z.Y., le favori de la fête. C'est toujours ça de pris.

Mais que faire de plus avec les galas? Gratter leur surface et chercher le double fond. Mine de rien, ils tendent de vrais miroirs sociaux, révèlent des tendances. Tenez: cette année, la plupart des Américains n'avaient pas vu les films en nomination aux Oscars: trop pointus, trop intellos, trop gais, trop poli-

tiques, ces longs métrages, pour avoir rallié les foules. On a assisté à une rupture entre le public et les créateurs. Sans doute la guerre en Irak et les turbulences internationales avaient-elles créé ce fossé-là. Mince leçon à tirer de cinq heures passées devant l'écran des Oscars. Mais on glane les réflexions qu'on peut sur les fractures de l'Amérique, devant les riches et célèbres se pavanant au Kodak Theatre.

Et prenez les Génies, lundi dernier... Rarement cérémonie aura-t-elle illustré à ce point l'échec du biculturalisme canadien. Devant ceux qui croyaient encore au beau dialogue de Trudeau, le gala des Génies sera venu démontrer avec éclat la déconfiture du beau rêve national.

On pourrait s'en scandaliser. À mes yeux, le phénomène incite surtout à la compassion pour un Canada mal en point, dans le secteur du cinéma du moins. Qu'on en juge... Les Québécois sont tellement nombreux depuis trois ans à collectionner les statuettes des Génies en remerciant papa, maman et l'équipe en français que les diffuseurs anglophones refusent désormais de diffuser la cérémonie en direct. À quoi bon? songent-ils avec lassitude. Nos téléspectateurs ne comprennent pas la langue des remerciements (ah! le bilinguisme!), et puis ça déprime son Canayen, à la longue, de voir les Québécois tout ratissés.

Jusqu'aux journaux de la Ville reine qui gaspillent le moins d'encre possible pour la soirée des Génies. Question de fierté écorchée, mais aussi de manque flagrant d'intérêt pour le show.

Au Canada anglais, les films québécois lauréats ont été vus par trois tondu. Et vice-versa. Combien d'entre nous connaissent les œuvres canadiennes-an-

glaises qui concourent aux prix Génies? Frustrante cérémonie pour les deux camps.

S'il n'en tenait qu'au divorce des deux solitudes... Plus insultant encore, les films canadiens-anglais, boudés par leur propre public, récoltent à peine au-delà du 1 % d'audience aux grands écrans. Autant dire rien du tout. Hollywood écrase les velléités de s'imposer du cinéma canadien. Au Québec, la barrière de la langue — 20 % des recettes aux guichets pour les films maison — sert la création. Pas de l'autre bord.

Tout ça ne fait pas des prix Génies forts. Non, messieurs, dames! Rien pour sabler le champagne à Toronto lundi dernier.

En fait, les prix Génies sont maintenus sous respirateur artificiel pour astiquer la feuille d'érable, sans le moindre impact en aval, sauf au Québec parce qu'il gagne au jeu.

Pour tout dire, rien n'a nui autant au gala canadien que la création des Jutra québécois il y a six ans. Auparavant, la cérémonie des prix Génies suscitait une sorte d'unité nationale autour du cinéma, avec un semblant d'esprit de famille d'un océan à l'autre. Adieu tout ça!

En primant nos films avant leur consécration montréalaise, les Génies réchauffent aujourd'hui les plats pour la fête québécoise. Un comble qui rajoute à l'outrage. Mais bien des Québécois seront quand même au poste dimanche devant leurs téléviseurs, en espérant d'improbables surprises et pour clôturer la saison des galas jusqu'à l'année prochaine en se disant: enfin!

otremblay@ledevoir.com

LAPOINTE

SUITE DE LA PAGE E 1

Exemple: *Nous n'irons pas*. Une chanson à répondre qui cause souffrance d'aimer sur un air de marche scout, avec *La Mauvaise Réputation* de Brassens en filigrane et toute une batterie de claquements de doigts échantillonnés. Et ça fonctionne. «C'est

du trad à la Pierre Lapointe, la chose la plus improbable que je pouvais imaginer. C'est bizarre, mais ça capte l'attention rapidement, ça établit presque instantanément un lien émotionnel, et je pense que ça le maintient. Pour quelqu'un comme moi, qui a l'attention très courte, c'est essentiel.» Encore là, réussite éclatante:

quinze fois de suite, on est happés d'emblée, puis émus, enchantés, émerveillés.

Le plus beau là-dedans, c'est que toutes les chansons existent aussi bien dans le contexte thématique de *La Forêt des mal-aimés* qu'en dehors. Chaque chanson est un petit édifice pop parfaitement charpenté, magnifiquement orné (ah! ces cordes!), splendide au premier coup d'œil comme dans ses moindres détails, mini-chef-d'œuvre en soi. En vérité, *La Forêt des mal-aimés* est un album si extraordinairement beau qu'on se demande comment Pierre Lapointe y surviva. À le voir ainsi exsangue, si

dangereusement calme de l'autre côté de la grande table dans la salle de conférence d'Audiogram, je m'inquiète. Pour rien. Il sourit faiblement. «J'ai écrit trois nouvelles chansons depuis le retour des Fêtes. Si je m'écoulais, je fluiderais La Forêt et je construirais un nouveau show pour l'été. Mais je vais me reposer. Le temps de me régénérer.»

Collaborateur du Devoir

LA FORÊT
DES MAL-AIMÉS
Pierre Lapointe
Audiogram / Sélect

LE CHÂTEAU
de FRANZ KAFKA
Adaptation et mise en scène
Jean-Marie PAPAPIETRO
assisté de Jean-Sebastien PILON
Traduction d'Alexandre Vialatte et de Bernard Lortholary
Avec
Roch Aubert, Jean-Robert Bourdage, Christine Filteau,
Claire Gagnon, Denis Gravenex, Georges Molnar, Christophe
Rapin, Aurélie Spoorren, François Trudel, Jean Turcotte.
DU 7 AU 25 MARS
ON JOUE AU [PROSPERO]!
Billetterie 526 6582
Admission 790 1245
Une production du Théâtre de Fortune en codiffusion avec Le Groupe de la Veillée



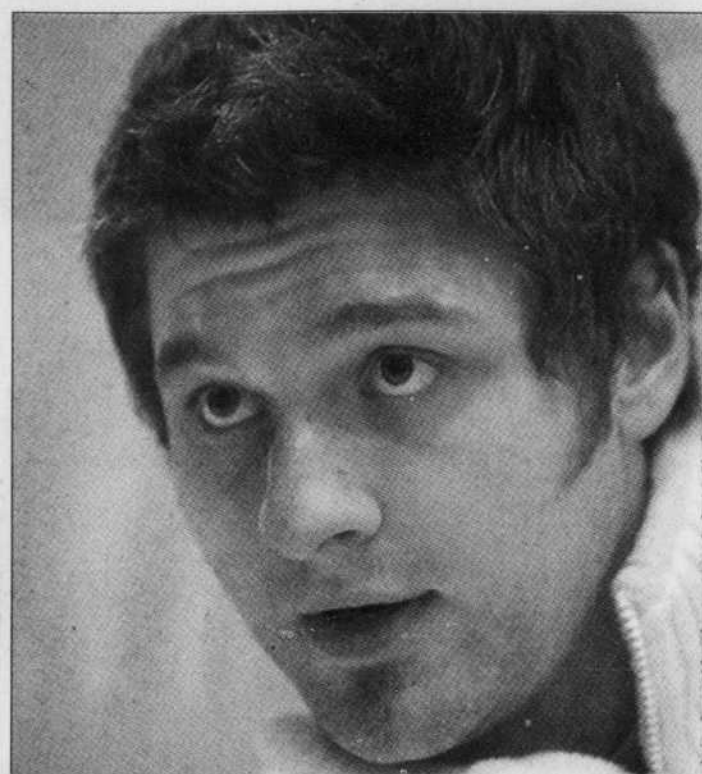
DEMAIN

poème scénique performance œuvre multidisciplinaire
laboratoire vivant spectacle de danse pièce de théâtre

Mise en scène, chorégraphie et scénographie PAULA DE VASCONCELOS
Éclairages YAN LEE CHAN Costumes ANNE-MARIE VEEVEATE et
PAULA DE VASCONCELOS Mise en images des projections STÉPHAN
LORTI et PAUL-ANTOINE TAILLEFER Interprètes NATALIE-ZOËY
GAULD FRANÇOIS GRAVEL SUZANNE LAFOREST FORTY NGUYEN
MANUEL ROQUE JEANNIE VANDEKERKHOF MEAGHAN WEGG

Une création de
PIGEONS INTERNATIONAL
USINE © Du 22 mars au 8 avril. Billetterie: 521-4493 Admission: 790-1245

OMNIBUS
Le corps / le théâtre
OEIL POUR OEIL
PLUS QUE 6 REPRÉSENTATIONS!
SHAKESPEARE
L'histoire lamentable de
TITUS
du 28 février au 25 mars 2006, 19 heures
Jean-Baptiste Asselin-Boulanger, Jean Boilard, Daniel Desputeau, Philippe Ducros, Sophie Faucher,
Emma Haché, Christian LeBlanc, Didier Lucien, Denis Mercier, Isabelle Pastena, Charles Préfontaine,
Martin Vaillancourt. Scénographie Charlotte Rouleau. Costumes et accessoires Jaber Lutfi et
François Barbeau. Lumières Mathieu Marci. Trame sonore Éric Forget. Maîtrise d'œuvre Jean Asselin.
Boissons et nourriture vendues sur place durant la représentation.
LE DEVOIR 514.521.4191 Régulier 24\$ - Étudiant 19\$
1945, rue Fullum, Montréal / Frontenac mimeomnibus.qc.ca



Pierre Lapointe

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

wit
Texte: MARGARET EDSON Traduction: MARYSE WARD Mise en scène: DENISE GUILBAULT
Avec: Charles Baillargeon, Pascale Dénoy, Françoise Faucher, Eve Gadouas,
Robert Lalonde, Jean-François Nadeau, Dominique Pétin, Louise Turcot
Concepteurs: Étienne Boucher, Florence Cornet, Catherine Gadouas,
Mathieu Gauthier, Eve-Line Leduc, Pierre-Étienne Locas
Une production du Théâtre de Quat'Sous
DU 13 FÉVRIER AU 18 MARS 2006
514-845-7277
DERNIÈRE SUPPLÉMENTAIRE
23 mars à 20 h
Représentation au profit
de la Fondation PalliAmi
www.quatsous.com

Encore une fois, si vous permettez
de Michel Tremblay
Une production du Théâtre les gens d'en bas en codiffusion avec le Théâtre d'Aujourd'hui
Mise en scène Louise Laprade - Assistance à la mise en scène Martin Émond avec Louison Danis et Daniel Simard
Lumières André Rioux - Décor Richard Lacroix - Costumes Ménéthieu Caron - Environnement sonore Larsen Lupin
Direction artistique Eudore Belzile
«...Louison Danis est magnifique! Émouvante! Drôle!» Franco Nuovo, Journal de Montréal
«Louison Danis... une sensibilité admirable... et un bonheur évident!» Dominique Lachance, Journal de Montréal
«Michel Tremblay ouvre la porte sur ses retrouvailles personnelles tout en nous offrant une œuvre artistique entière.» Jade Bérubé, La Presse
«...Louison Danis, pétillante de vie... Daniel Simard très juste... Une mise en scène remarquable de Louise Laprade.» Solange Lévesque, Le Devoir
«Vous ne serez pas déçu.» Hervé Guay, Le Devoir
«This is the Nana's show all the way. And what a show Danis makes of it...» Matt Radz, The Gazette
«Une partition irrésistiblement drôle et touchante.» Christian St-Pierre, VOIR Montréal
«Une mère plus vraie que vraie... Louison Danis la reçoit dix sur dix.» Jean St-Hilaire, Le Soleil
«(...) un véritable bonbon.» Serge Drouin, Journal de Québec
«À voir... encore et encore!» Raphaël Gendron-Martin, Échos vedettes
du 28 février au 25 mars au Théâtre d'Aujourd'hui
3900, rue Saint-Denis, Montréal (Métro Sherbrooke)
www.theatredaujourd'hui.qc.ca 514 282-3900
Supplémentaires!
Dimanches 19 et 26 mars
29-30-31 mars et 1^{er} avril

Culture

THÉÂTRE

Sarah Bernhardt:
la fabrication d'une star

HERVÉ GUAY

New York — D'où vient la fascination qu'exerce encore aujourd'hui l'actrice française Sarah Bernhardt (1844-1923)? Autant qu'à son talent elle la doit, s'il faut en croire les conservateurs de l'exposition «Sarah Bernhardt. The Art of High Drama», présentée à New York au Jewish Museum, à son habileté à composer avec les moyens de diffusion culturelle de son époque. Étant donné le mandat de l'établissement, qui jette un regard rétrospectif sur la Divine, on replate également la carrière de l'actrice d'origine juive dans le contexte de son assimilation récente à la religion catholique, qui favorise une ascension sociale autrement difficile pour ses coreligionnaires dans la France de la seconde moitié du XIX^e siècle.

Enfant illégitime, Sarah Bernhardt est la fille d'une courtisane juive, Youle van Hardt. Née à Paris en 1844, elle est envoyée chez une nourrice en Bretagne puis revient vivre auprès de sa mère, rue Saint-Honoré, avant de fréquenter un couvent à Versailles. En 1856, elle est baptisée et devient catholique. Par l'entremise du duc de Morny, elle passe une audition au conservatoire, y est reçue et entre à la Comédie-Française en 1862. Elle y reste peu de temps, y ayant comme sociétaire en 1875 avant de partir de nouveau et de connaître la fabuleuse carrière que l'on sait. Elle entreprendra notamment de nombreuses tournées qui la mèneront en Amérique. Ainsi, de 1880 à 1917, elle s'arrêtera à huit reprises à Montréal pour y jouer.

L'exposition que lui consacre le Jewish Museum ne manque pas de rappeler les liens que la grande actrice a tissés avec l'Amérique par le souvenir et les objets qu'elle y a laissés. Par exemple, un grand sort est fait à l'un de ses mouchoirs que se passent des actrices américaines, de Helen Hayes, grande dame de la scène, jusqu'à Cherry Jones, qui a récolté un Tony (les Oscars de Broadway) en 2005. Au-delà de l'anecdote, on étale des dizaines d'objets (disques, films, affiches, photos, sculptures, publicités, bijoux, cartes postales...) qui ont disséminé l'image de l'actrice par le vaste monde. Et c'est justement parce qu'elle a compris l'importance des mécanismes de reproduction, croit-on, qu'elle a réussi à s'imposer comme une célébrité à nulle autre pareille. Au préalable, elle a su, toutefois, élaborer un style de jeu et un mode de vie uniques, de qui a facilité la diffusion de son effigie à grande échelle.

Bric-à-brac

Plus concrètement, cette exposition Bernhardt ressemble presque autant à un bric-à-brac que l'appareillement de l'artiste elle-même. Il le fallait cependant pour montrer comment Bernhardt avait su tirer profit de la commercialisation des arts qui s'amorce au XIX^e siècle pour devenir une des premières grandes stars planétaires. Ce qui voulait aussi dire savoir migrer des

scènes prestigieuses à celles fréquentées surtout par un public populaire. Virage que nul n'a pris plus décisivement, peut-être, que la Divine, qui s'est servi de tous les moyens mis à sa disposition pour étendre sa gloire même là où sa langue n'était pas parlée. Pour comprendre ce qu'elle jouait, les spectateurs américains devaient ainsi se procurer la pièce en anglais dans une édition préparée spécialement pour la tournée en cours.

Outre une capacité inouïe à s'adapter aux transformations d'un monde où l'art est de plus en plus soumis aux lois du marché, Sarah Bernhardt apparaît également comme une femme qui a su jouer d'une identité ambiguë pour désamorcer les attaques antisémites et misogynes dirigées contre elle. Plutôt que de se plier aux contraintes sociales rigides de son temps, elle les a repoussées en jouant souvent des rôles de jeunes hommes (Lorenzaccio) et d'héroïnes nationales (comme Jeanne d'Arc), en faisant de la sculpture ou encore en entretenant des liaisons tapageuses (dont une avec une autre femme, l'artiste Louise Abbéma).

Transpire ici l'influence des «cultural studies», qui se conjuguent très bien à une approche clairement interdisciplinaire. Sur le plan esthétique, la chose réussit mieux au catalogue, d'une lecture agréable, qu'à l'exposition elle-même, dont le caractère hétéroclite mais surtout anecdotique relève parfois au second plan une réflexion féconde. Restent néanmoins en mémoire les admirables affiches Art Nouveau de Mucha, les photos de Nadar et, pour le visiteur francophone, la possibilité d'apprécier sa «voix d'or» gravée sur disque.

Collaborateur du Devoir

SARAH BERNHARDT. THE ART OF HIGH DRAMA
Jewish Museum (New York)
Jusqu'au 2 avril



INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY
Sarah Bernhardt (1844-1923)

MICHEL BÉLAIR

Rencontre fort émotive, en début de semaine, dans les locaux du Théâtre Petit à Petit (PàP), à l'Espace Go: Julie Vincent est là pour parler de *La Robe de mariée de Gisèle Schmidt*, un projet avec lequel elle voyage depuis des années, une pièce qu'elle a écrite, qu'elle met en scène et dans laquelle elle joue aussi, à compter de mercredi à l'Espace Go. Le temps, à peine, de s'installer à une grande table pendant que le photographe plaçait ses filets, l'émotion était déjà devenue palpable dans la pièce...

Pour une histoire d'amour

C'est qu'elle vibre, Julie Vincent, frêle, fragile, forte et sûre d'elle tout à la fois. Pas seulement parce qu'on est à une semaine de la première et qu'on en est encore à découper le décor. Surtout et d'abord parce que le fait de travailler à cette production fait ressortir le côté exceptionnel de sa rencontre avec la comédienne Gisèle Schmidt, décédée il y a à peine un peu plus d'un an. Une relation intense, «qui dépasse les frontières du théâtre», comme elle dit, et qui est là bien présente entre nous...

«Il faut dire tout de suite, explique-t-elle, que ce n'est pas une pièce à caractère biographique. Pas du tout. Je ne raconte pas la vie de Gisèle Schmidt, même si ce serait fort intéressant de tracer le portrait de cette femme libre qui a traversé la Grande Noire avec plusieurs autres femmes remarquables qui, elles, sont toujours là... Mais non. Mon texte est plutôt une fiction qui s'inspire de Gisèle et qui prend une forme théâtrale bien précise, celle de la nouvelle pour le théâtre, de la brève, que j'avais le goût d'explorer depuis longtemps. On trouvera donc ici six petites histoires racontant les voyages d'une robe sur une période de 30 ans. Il ne faut surtout pas que les gens s'attendent à une pièce de théâtre "sur" Gisèle Schmidt.»

Si vous vous demandez ce que Gisèle Schmidt vient faire dans *La Robe de mariée de Gisèle Schmidt*, il faut que l'on recule ensemble de quelques années, jusqu'à une production d'*Ivanov* présentée chez Duceppe en 1993: Yves Desgagnés en signait la mise en scène, Gilles Renaud jouait le rôle-titre et Julie Vincent et Gisèle Schmidt en étaient aussi.

Dans le texte de Tchekhov, Ivanov courtise assidûment une jeune fille jusqu'à ce que celle-ci accepte de l'épouser, puis il la quitte tout juste avant la cérémonie, alors qu'elle a déjà sa robe de mariée sur le dos. C'est autour de cette scène que tout s'est joué...

Comme le raconte Julie Vincent, Gisèle Schmidt et elle assistaient ensemble des coulisses à cette scène de rupture. Et c'est là qu'un soir Gisèle Schmidt confia à sa jeune partenaire qu'elle aurait volontiers donné toute sa carrière «pour une grande histoire d'amour... La pièce part de là. De cet aspect secret, poétique et romanesque que la majorité des amateurs de théâtre associaient

Gisèle en six temps

Julie Vincent monte

sa Robe de mariée de Gisèle Schmidt à l'Espace Go



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Julie Vincent

peu à la comédienne, connue surtout pour ses rôles de tragédienne — Bérénice, Albertine — et son allure plutôt sévère. Et elle s'est aussi nourrie, bien sûr, de la relation profonde qui s'est peu à peu développée entre les deux femmes.

Rappelons qu'à la fin de sa vie, Gisèle Schmidt s'était réfugiée dans Charlevoix après un accident vasculaire qui mit fin à sa carrière de comédienne. Elle passait là l'essentiel de son temps à lire et à contempler le fleuve et les montagnes, s'il faut en croire Julie Vincent, qui allait la voir régulièrement. Elle s'est d'abord montrée réticente envers ce projet en refusant carrément toute forme d'anecdote ou toute référence à sa vie et à sa carrière, puis elle s'est peu à peu laissée gagner, et l'auteur a même pu lire la version finale de son texte à son «modèle» avant que celle-ci ne s'éteigne.

Voyages rêvés

Depuis, Julie Vincent a fondé sa

propre compagnie, Singulier Pluriel, et elle s'intéresse «aux métissages, aux réalités plurielles mettant en scène l'amour, le rêve et la révolte, loin de l'anecdotique». C'est ce qui lui a fait choisir la forme de la brève. Dans *La Robe de mariée de Gisèle Schmidt*, on retrouvera une douzaine de personnages vivant dans l'imaginaire amoureux d'une femme qui pourrait être Gisèle Schmidt...

«Ce sont en fait six rêves inventés pour elle, reprend Julie Vincent, six voyages passionnément amoureux inspirés de cette femme qui a sereinement cultivé l'amour des mots et l'amour tout court toute sa vie. Lorsque je lui ai lu mon texte, elle m'a dit que c'était elle, en amoureuxse... Gisèle ne se laissait pourtant pas approcher facilement: elle combattait féroce la laideur et le vide. C'était une femme intense aux silences puissants: c'est un peu comme si mes personnages émanaient d'elle, jouaient pour elle, pour témoigner de l'éloquence de son silence [...] Mais on ne trouvera absolument rien dans

mon texte qui relève de l'anecdote puisque tout se passe loin d'elle, de sa carrière et de sa vie réelle.»

Elle racontera aussi que c'est la fameuse robe de mariée — qu'on peut facilement faire remonter à la production d'*Ivanov* — qui incarne le lien, à travers le temps et l'espace, entre les six histoires brèves qui se déroulent tout autant en Grèce qu'en France, à Chicoutimi, devant un cerceuil, dans une manufacture et dans le métro. Toutes cependant sont marquées du sceau de la passion. «C'est une robe envoutée qui n'a jamais sa vocation traditionnelle, précise encore la metteuse en scène; elle "vit" des histoires d'amour passionnées et sensuelles...»

Mais le temps nous a déjà rattrapés, et Julie Vincent doit retourner à la salle de répétition. Elle insistera pour conclure en parlant de l'engagement profond de toute son équipe, concepteurs et comédiens, qui a d'abord travaillé le texte en laboratoire avant de commencer les répétitions.

Soulignons en terminant que les spectateurs de *La Robe de mariée de Gisèle Schmidt* auront aussi droit, en prime, à une petite exposition de photos et de coupures de journaux amassées par Gisèle Schmidt depuis les années 30 jusqu'à 2004. Des matériaux que Julie Vincent utilisera peut-être, qui sait, pour mettre en lumière la marche des comédiennes de la trempe de Gisèle Schmidt qui ont grandement contribué à faire du théâtre au Québec ce qu'il est...

Le Devoir

LA ROBE DE MARIÉE
DE GISELE SCHMIDT

Texte et mise en scène: Julie Vincent. Une création du PàP en coproduction avec Singulier Pluriel. À l'Espace Go, du 21 mars au 15 avril.

mal. MOUVEMENT POUR LES ARTS ET LES LETTRES

vouloir,
c'est pouvoir!

Le Mouvement pour les arts et les lettres (M.A.L.) est convaincu qu'un gouvernement qui veut régler un problème trouve toujours les sommes nécessaires pour le faire. Les exemples pour le prouver sont nombreux. Cette année, le M.A.L. demande donc au gouvernement de régler le problème criant du sous-financement des artistes, artisans, organismes et travailleurs culturels. Le Mouvement demande au ministre des Finances une augmentation de budget du ministère de la Culture et des Communications au moins équivalente à celle de l'an dernier.

Le M.A.L. demande à la ministre de la Culture et des Communications, madame Line Beauchamp, qu'elle affecte 18 millions de dollars de cette somme au budget du Conseil des arts et des lettres du Québec et 5 millions de dollars au budget de la Société de développement des entreprises culturelles pour son enveloppe dédiée à la création.

23 MILLIONS, C'EST PRESQUE RIEN

www.mal.qc.ca

LE THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE
en coproduction avec
GAGARIN WAY
TRANS-THÉÂTRE
présentent

De GREGORY BURKE

Traduction YVAN BIENVENUE

Mise en scène MICHEL MONTY

Avec DAVID BOUTIN

DANIEL GAGNÉ

STÉPHANE JACQUES

FRANÇOIS POULIN

07 mars
au
01 avril
2006SUPPLÉMENTAIRES
18 mars - 25 mars - 1^{er} avril
Samedi - 15 heures

(...) imbibée de cynisme et d'humour vitriolique (...) *Gagarin Way* se fonde aux murs de La Licorne comme un uppercut à un gant de boxe. *La Presse*

En plus d'être une métaphore sidérante, *Gagarin Way* s'élève par surcroît une formidable machine à jouer. *Le Devoir*

Gagarin Way. Retenez ce titre. Du texte (...) à la mise en scène efficace et ferme (...), en passant par le jeu époustouflant des quatre comédiens, tout est réussi ici. (...) une production admirable. *ICI*

La robe
de mariée
de Gisèle
SchmidtTexte et mise en scène
Julie VincentAvec
Éric Cabana
Jacinthe Laguë
Paul Savoie
Julie VincentUne coproduction
Théâtre PàP et
Singulier Pluriel

À l'Espace GO du 21 mars au 15 avril 2006

4890, boulevard Saint-Laurent, Montréal

Réservations: 514.845.4890 Réseau Admission: 514.790.1245

Complices: Angelo Barsetti, Olivier Girard, Catherine La Frenière, Karine Lapierre, Genevieve Lizotte, François Roupinian, Michel Smith. Direction artistique: Claude Poissant

4559, PAPINEAU-MONTRÉAL-QC
www.theatrelallicorne.com
LA LICORNE 514.523.2246RÉSEAU ADMISSION
514.790.1245 ou
1.800.361.4595Partenaires de la saison
Télé-Québec LE DEVOIR

Culture

DANSE

Le marketing de la création

La chorégraphe franco-italienne Caterina Sagna joue de l'autodérision dans *Relation publique*

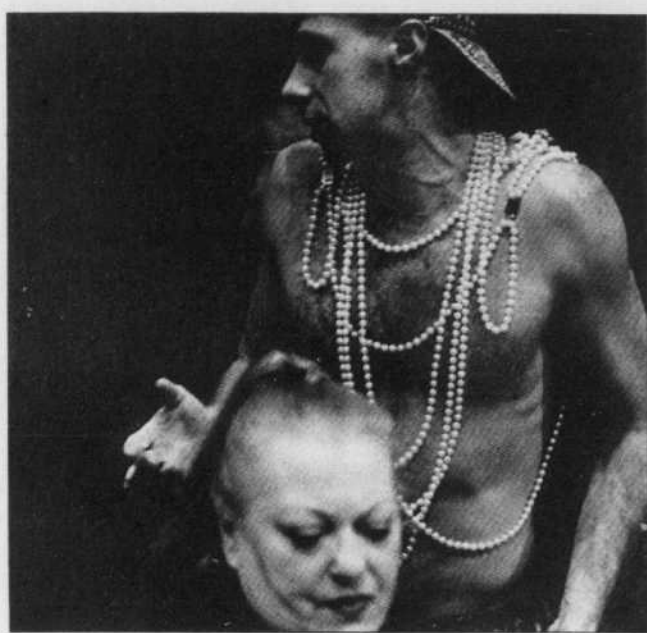
FRÉDÉRIQUE DOYON

Les biens culturels n'échappent malheureusement pas à la grande machine économique. À preuve, la mise en marché des arts et spectacles prend de plus en plus de place et d'importance. La moindre petite compagnie, aujourd'hui, ne se fait-elle pas un devoir d'engager un(e) relationniste de presse? La chorégraphe d'origine vénitienne Caterina Sagna, désormais établie en France, aborde avec humour ce qu'elle considère comme un mal nécessaire dans *Relation publique*.

«Le côté marché de la chose me dérange», confie la chorégraphe, même s'il faut en tenir compte — j'ai envie de dire, malheureusement. Une œuvre est une marchandise, il faut la vendre, la rendre de meilleure valeur avec des mots. Il faut le faire et bien le faire. Mais moi, personnellement, je n'y arrive pas.»

Mi-spectacle, mi-conférence de presse, la pièce de danse-théâtre révèle les dessous et l'enrobage marketing du spectacle; elle s'étend en quelque sorte elle-même sur un divan de psychanalyste. On assiste à la fois au déploiement du spectacle, à son processus de création, à sa promotion, à sa critique... et surtout à sa métacritique.

«C'est une fausse conférence pour vendre un spectacle de danse qui n'est pas encore terminé», résume celle qui se met aussi en scène dans *Relation publique*. «On voit les danses et, après, on essaie de les analyser, on demande à la chorégraphe ce qu'elle a voulu dire, on regarde ce qui se passe dans les répétitions, les jeux de pouvoirs entre la chorégraphe et les danseurs, les atti-

Maura Pacagnella et Viviane De Muynck dans *Relation publique* de Caterina Sagna

tudes des danseurs envers leur travail, envers la chorégraphe», renchérit Viviane de Muynck, comédienne que Caterina Sagna a invitée et qui travaille depuis plusieurs années avec Jan Lauwers, de Needcompany.

Créée en 2002, la pièce s'ouvre sur une scène de danse, dans la plus pure tradition du spectacle, que vient interrompre l'arrivée de la chorégraphe et de la comédienne, hôtes de la conférence de presse annonçant le spectacle en question. La pièce oscille ainsi constamment entre la réalité et la fiction.

«C'est vraiment un des points centraux de la pièce», rapporte Mme Sa-

gna. On a cherché à travailler sur cette limite entre la réalité et la fiction. Chacun s'appelle par son vrai nom. Il y a beaucoup d'éléments vrais et beaucoup de choses fausses. On parle de choses vraies, mais on les pousse tellement à fond qu'elles deviennent des paradoxes. Donc ceux-ci sont basés sur une manipulation de la réalité.»

Viviane de Muynck est là en tant que véritable amie de la danse et de la chorégraphe. Elle préside à la conférence de presse et parle de la danse «d'une façon un peu étrange», dit-elle, ce qui est de l'ordre de la représentation, mais travestit en même temps une réalité. «La manière dont la danse est analysée, les mots que les gens utilisent pour parler de la danse contemporaine sont parfois aussi un peu bizarres», reconnaît-elle. Ceux qui trouvent la danse hermétique et le jargon pour la décrire parfois abscons risquent donc de bien se marrer. Même le rôle de critique passe à la moulinette de *Relation publique*.

Depuis quelques années, Caterina Sagna s'amuse à juxtaposer faux-semblants et demi-vérités avec un sens aigu de l'autodérision. «Avant je n'arrivais pas à mettre en scène ce côté-là de moi», dit la chorégraphe. Mais depuis 2000, elle s'y abandonne avec aisance. Créé un an avant *Relation publique* en 2001, *Soreline*, que nous avons pu voir à Lyon en 2004, était imprégné de ce genre d'humour. La pièce explorait aussi les jeux de pouvoir — ceux de la famille et, en filigrane, ceux du chorégraphe envers ses danseurs, voire de la so-

ciété en général —, un thème qui est cher à la chorégraphe.

«Je crois que c'est un problème qui me touche particulièrement en ce moment. Les rapports de pouvoir sont partout et très importants. Ça ne veut pas dire qu'ils sont nécessairement mauvais.» Si elle incarne une mère ou une chorégraphe un peu «fasciste», c'est surtout en réaction au contexte politique actuel en Italie. Sous le règne de Berlusconi, les subventions déjà maigres de la danse ont diminué de 40 %. L'homme politique, aussi à la tête d'un conglomérat, a fini de décourager la chorégraphe de son propre pays. Elle ne retirait plus de subventions depuis 2000 et vient carrément de s'installer à demeure en France.

Une comédienne charismatique

Ceux qui ont eu le bonheur de la voir dans *La Chambre d'Isabella*, au dernier Festival de théâtre des Amériques, seront enchantés par le retour à Montréal de la charismatique comédienne Viviane de Muynck, qui joue elle aussi son propre rôle dans *Relation publique*.

Viviane de Muynck connaît Caterina Sagna depuis plusieurs années parce qu'elle travaille depuis sept ans avec sa sœur Carlotta au sein de Needcompany, la troupe de Jan Lauwers venue présenter ici *La Chambre d'Isabella*. Depuis cette même période, elle fréquente donc la danse-théâtre, discipline si féconde en Belgique que l'interprète a appris à aimer.

«Il y a une certaine abstraction dans le mouvement; il peut donc communiquer une certaine atmosphère, une chose qui n'est pas définie par la parole, qui n'est pas la réalité parlée d'un moment», dit-elle. En revanche, les danseurs qui «n'aiment pas beaucoup les mots», observe-t-elle, peuvent apprendre auprès des comédiens à ne pas avoir peur de prendre la parole. «Il ne s'agit pas pour un acteur de dire les mots, il s'agit de trouver ce qui se cache derrière les mots, ce qui fait naître une pensée, et la naissance de la pensée est aussi la naissance de l'action.»

Un bel échange de disciplines, lesquelles, malgré leur cheminement, se rejoignent admirablement quand l'équilibre entre jeu et mouvement est savamment dosé. C'est là tout le défi. Reste à voir comment la Vénitienne l'a relevé...

Le Devoir

RELATION PUBLIQUE

Du 22 au 25 mars à la Cinquième salle de la Place des Arts

Entre le naturel et l'emprunté

ISABELLE PORTER

Québec — Arborant fièrement leurs uniformes bleus, rouges, jaunes ou verts, les figures de la dernière chorégraphie d'Harold Rhéaume incarnent une humanité qui s'égare dans le dépassement et la performance. Heureuse contribution de la danse à la sortie des Olympiques.

Lancée cet automne, au 15^e Festival mondial des arts de la jeunesse à Montréal, la dernière œuvre du chorégraphe s'installe pour trois soirs à Méduse, après un passage remarqué à RIDEAU. Intitulée *Clash!*, elle fait référence à l'écart entre ce qu'on attend de soi et ce dont on est capable. Entre le naturel et l'emprunté. Le corps et les stéroïdes. «Ça parle de ce qu'on projette et de ce qu'on est vraiment, indique Harold Rhéaume. Ça se manifeste de toutes sortes de façons: à travers la compétition, la rivalité, l'humour... Il y a souvent un revers à chacune des médailles qu'on présente.»

Accompagnés par une musique séduisante signée Mathieu Doyon, les cinq interprètes (Stéphane Deligny, Pierre-Alexandre Lamoureux, Karine Ledoyen, Arielle Warnke, Saint-Pierre et Rhéaume lui-même) sont les protagonistes d'un collage de sketches où la mise en scène joue un rôle déterminant.

Du vestiaire d'une équipe de hockey au huis clos terrible entre deux femmes mesquines, on reconnaît les grands moments d'une série de petites vies. À la manière d'une émission de télé bien montée, le spectacle passe particulièrement vite. «Pour moi, c'est un peu comme la vie, c'est un kaléidoscope très vif d'impressions de la vie. Ce sont des micro-histoires qui, ensemble, peuvent former un paysage cohérent», explique le chorégraphe.

le centre de diffusion La Rotonde et la coopérative de danseurs L'Artère sont aussi de l'aventure.

Pour Harold Rhéaume, ce lieu témoigne du renouveau de la danse contemporaine dans la capitale. Mais il reste beaucoup à faire. «Ça prend plus de chorégraphes et de compagnies pour donner du travail aux interprètes qui ont décidé de rester à Québec.»

Après la torpeur qui avait succédé à la disparition de Danse-Par-tout, le retour d'Harold Rhéaume, en 1999, a suscité beaucoup d'espoirs qui ont été bien nourris depuis. Ces dernières années, l'artiste a été particulièrement prolifique. Entre 2000 et 2003, il a créé pas moins de cinq œuvres (*Eclipse*, *FULL*, *L'île aux valises*, *Morta* et *C.O.R.R.*), auxquelles se sont ajoutées nombre de collaborations au théâtre et à l'opéra.

Et c'est sans compter la création l'an dernier des Lundis de la danse de la Bordée, qui permettent à des chorégraphes de créer des œuvres dans les décors des pièces à l'affiche. Le 10 avril, avec Karine Ledoyen, Rhéaume réinventera celui de *Un curieux accident* de Goldoni.

L'artiste ne rate pas beaucoup d'occasions de se mettre à l'épreuve, ce dont témoigne son dernier spectacle, d'ailleurs. Parce que le terme «clash» renvoie aussi à une nouvelle rupture dans sa pratique artistique. «J'ai toujours eu le désir de communiquer au maximum avec le public, mais avant j'avais un niveau d'introspection dans mon œuvre qui n'aidait pas. [...] C'étaient des œuvres plus intimes qui se déroulaient dans un petit espace circulaire très fermé. Là, avec *Clash!*, c'est comme si j'avais ouvert le quatrième mur, comme si je me tournais vers le public.»

Collaboratrice du Devoir

CLASH!

Spectacle pour les 14 ans et plus
Du 23 au 25 mars
À la salle Multi de Méduse
591, rue Saint-Vallier Est

Deux des interprètes de *Clash!* d'Harold Rhéaume

DAVID CANNON

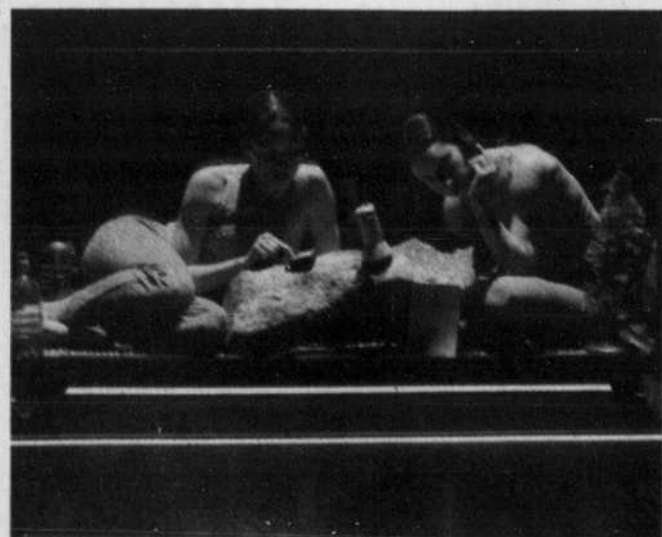
danse contemporaine
Tangente
840 Cherrier (métro Sherbrooke)
Billetterie : 525 1500

T'es où..

Une chorégraphie de Christiane Bourget

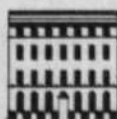
23, 24 et 25 mars 2006 à 20h30
26 mars 2006 à 16h00

21 AU 25 MARS 2006, 20 H

21-22-23 MARS
COMPLETFUSE
LOLA DANCE

CHORÉGRAPHE, LOLA MCLAUGHLIN
INTERPRÈTES, SUSAN ELLIOTT, CAROLINE FARQUHAR, JAY GOWER TAYLOR
DAY HELESIC, RON STEWART
COMPOSITEUR, JOHN KORSRUD
MISE EN SCÈNE, ANDREAS KAHRE
ÉCLAIRAGES, JAMES PROUDFOOT
COSTUMES, REVA QUAM

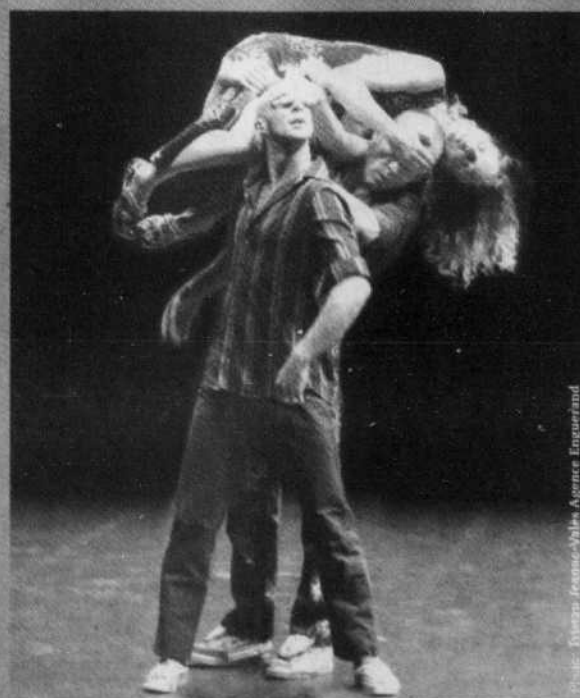
UNE PRÉSENTATION DE L'AGORA DE LA DANSE EN COLLABORATION AVEC DANSE D'ART



AGORA DE LA DANSE
840, RUE CHERRIER MÉTRO SHERBROOKE
WWW.AGORADANSE.COM 514.525.1500



LE DEVOIR



LA SÉRIE CINQUIÈME SALLE
ITALIE
COMPAGNIA CATERINA SAGNA
RELATION PUBLIQUE
22 AU 25 MARS 2006
DIRECTION ARTISTIQUE, CATERINA SAGNA
La chorégraphe vénitienne égratigne, sans état d'âme, l'acte de création. Elle tourne en dérision le discours pompeux entourant l'art chorégraphique. Il reste alors une danse-théâtre épurée, incarnée prodigieusement par des interprètes complexes d'une mascarade caustique et décalée.
TARIFS
28 \$ (adulte) 24 \$ (25 ans et moins)
* par spectacle, taxes et cotisations incluses.
Place des Arts
RÉSERVEZ VOS BILLETS DÈS MAINTENANT
514 842.2112 • 1 866 842.2112 • www.pda.qc.ca
Réseau Admission 514 790.1245

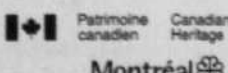
ÉCOLE SUPÉRIEURE DE BALLET CONTEMPORAIN
SOUS LA DIRECTION DE DIDIER CHÉPAZ
Chorème
Un regard sur les traces de la danse au Québec!

Chorème c'est un site Web qui vous propose de parcourir la collection inédite de la Bibliothèque de la danse de l'École supérieure de ballet contemporain : affiches, programmes de spectacles, extraits vidéo et articles biographiques des artisans de la danse au Québec.

Chorème c'est aussi une ressource éducative pour les enseignants, animateurs et éducateurs et une section ludique remplie de jeux pour les jeunes de 8 à 11 ans.

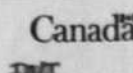


www.choreme.ca
Un site Web consacré à la danse



VIDAR

TRIGONIX



• Culture •

MUSIQUE CLASSIQUE

Voir Toscanini... à quoi bon ?

CHRISTOPHE HUSS

Lors que des chefs, et non des moindres, étudient en détail le phénomène Furtwängler à travers les quelques rares documents visuels disponibles, ou se penchent avec attention sur les cinq concerts filmés de Carlos Kleiber, qu'y a-t-il à scruter dans les cinq DVD de concerts d'Arturo Toscanini (1867-1957) qui viennent de paraître ?

Nous l'avons déjà évoqué plusieurs fois ici : les archives musicales sont devenues du pain béni pour les éditeurs de DVD. En Italie, quelques margouillins avaient déjà fait main basse l'an passé sur des extraits de ces légendaires concerts télévisés d'Arturo Toscanini. Cette fois, c'est un éditeur sérieux, Testament, spécialisé dans les documents d'archives, qui publie ces documents que RCA avait partiellement mis à disposition il y a quinze ans en VHS et LaserDisc. La collection «Arturo Toscanini, The Television Concerts - 1948-52» occupe cinq DVD bien remplis (près de deux heures chacun), formant un parcours chronologique allant du concert Wagner du 20 mars 1948 aux Pins de Rome de Respighi le 22 mars 1952.

Entreprise pionnière

Lorsque Arturo Toscanini, légende vivante de la direction d'orchestre, gagne le podium du Studio 8H de la NBC le 20 mars 1948, David Sarnoff, président de RCA et futur époux de la cantatrice Anna Moffo qui vient de disparaître, peut se réjouir que ce premier concert télédiffusé rejoigne



Arturo Toscanini et Wilfrid Pelletier. Le chef canadien s'était lié d'amitié avec Toscanini, qui l'avait invité à diriger son orchestre de la NBC. Il était chef associé d'une tournée en 1950, lorsque cette photo, incluse dans plusieurs DVD de la série, fut prise.

dra dix fois plus de personnes que de spectateurs rassemblés par Toscanini dans cette même salle depuis ses débuts à la NBC, en décembre 1937. Ce phénomène relaie évidemment les calculs similaires que l'on avait pu faire sur les diffusions radiophoniques du Metropolitan Opera. En un seul après-midi, de nombreux opéras touchaient plus de publics que dans toutes les salles depuis leur création.

Du point de vue du répertoire, la somme des concerts enregistrés du chef italien, même si on peut regretter de disposer d'Aïda de Verdi en version concert plutôt que d'un Requiem du même Verdi. Beethoven est présent avec la Symphonie n° 5 (vol. 5) et la Neuvième (vol. 1), Brahms

avec la Symphonie n° 1 (vol. 4), le Double concerto et les Liebesliederwalzer (vol. 2), la musique française avec Rédemption de Franck et deux Nocturnes de Debussy (vol. 5). Et puis, il y a, dans trois DVD, Wagner, compositeur auquel, à grand tort, on n'associe pas le chef italien.

Toscanini avait fait ses débuts à Bayreuth en 1930 dans Tristan et Isolde. Il fut ainsi le premier chef non allemand à y diriger. Il mena Parsifal en 1931, mais, antifasciste militant, il se retira de toute participation dès l'accession de Hitler au pouvoir. Les extraits symphoniques de la musique de Wagner accompagnèrent Toscanini tout au long de sa vie et son choix pour ouvrir le premier concert télévisé est le prélude à l'acte 3 de Lohengrin.

Contrairement à ce qu'on pourrait penser, le Wagner de Toscanini n'est pas sec ou raide, mais lent et chantant. Il a fallu attendre Leonard Bernstein au disque en 1979 pour dépasser la durée de son premier acte de Tristan et Isolde et des statistiques identiques valent pour Parsifal. Mais en même temps, son Wagner était très mouvant et imprévisible, un peu comme son Brahms.

Les documents

Les archives vidéo de Toscanini se répartissent en deux. Les concerts de 1948 et 1949 sont captés au fameux Studio 8H de la NBC, où furent enregistrés nombre de disques, qui se distinguent par un son très mat et sec. Les limites sonores du Studio 8H sont moins perceptibles lorsqu'on regarde un document vidéo. Par contre, l'image est souvent «brûlée», c'est-à-dire un peu surexposée. Le réalisateur de ces concerts est Hal Keith, sauf pour Aïda, et le producteur de tous les concerts filmés est Don Gillis, par ailleurs un excellent compositeur, dont Toscanini créa la pétulante Symphonie 5 1/2.

Lors des concerts de 1951 et 1952, on change de décor, avec le Carnegie Hall et les caméras menées par Kirk Browning, pilier des retransmissions musicales télévisées en Amérique du Nord, alors débutant. Curieusement, l'espace et la meilleure qualité sonore sont assez peu utilisées par les techniciens. Le son de Car-

gie Hall, normalement plus aéré que le Studio 8H, est rendu assez sec. Par contre, Browning a bien compris que le sujet de ce qu'il filmait était Toscanini et non des groupes de musiciens.

Reste deux questions : Toscanini est-il télévisé ? Apprend-on quelque chose en le regardant ? A vrai dire, pas vraiment. Comme Michael Gielen aujourd'hui, dont il existe un cycle Beethoven on ne peut plus inexpressif sur le plan visuel, Toscanini est un chef efficace, dont le souci est de tenir la musique sous un contrôle absolu. Pendant les solos de bois, par exemple (1^{er} mouvement de la 5^e Symphonie de Beethoven), il ne bouge pas, ne soutient pas son instrumentiste du regard. Les gestes sont essentiellement symétriques et la battue rythmique très ample.

Sur ces questions se greffent un certain nombre de problèmes techniques, qui parasitent certains volumes. Le second mouvement du Double concerto de Brahms, par exemple (vol. 2), est complètement flou. Un problème similaire plombe — hélas ! — le concert du 15 mars 1952, première partie du volume 5, musicalement exceptionnel. Le cadrage du concert ultime (22 mars 1952) est aussi dicté par un éclairage fort, dont la chaleur malmène le chef, dégoulinant de sueur, épuisé mais transcendé (à l'âge de 85 ans !) à la fin de la Cinquième de Beethoven.

Aïda est à éviter, car la vision de

ces chanteurs perturbe l'écoute plus qu'elle ne la sert. Le volume prioritaire me semble être très nettement le quatrième autour de la 1^{re} Symphonie de Brahms et de cinq extraits symphoniques wagnériens. C'est de la grande musique rendue dans des conditions très acceptables pour des documents de 1951.

Après, vous pourrez décider d'accompagner Toscanini plus loin, en choisissant les volumes (le 5^e par exemple) selon vos intérêts pour les répertoires programmés, sachant que vous devrez faire, ça et là, quelques notables concessions visuelles.

Collaborateur du Devoir

ARTURO TOSCANINI

Les concerts télévisés, cinq DVD Testament (distr. SRD)

Volume 1. Mars et avril 1948. Wagner et Beethoven (Symphonie n° 9). SBDVD 1003.
Volume 2. Novembre et décembre 1948. Brahms, Mozart, Dvorák, Wagner. SBDVD 1004.
Volume 3. Avril 1949. Aïda de Verdi. SBDVD 1005.
Volume 4. Novembre et décembre 1951. Weber, Brahms et Wagner. SBDVD 1006.
Volume 5. Mars 1952. Franck, Sibelius, Debussy, Rossini, Beethoven et Respighi (ces deux derniers extraordinaires). SBDVD 1007.



INTERNATIONAL

DARREN ALMOND, ARMAN, FRANCIS BACON, STEPHEN BALKENHOL, HAN-KEE BEAUMONT, LYNN CHADWICK, CHRISTO & JEANNE CLAUDE, CHUCK CLOSE, STEPHEN CONROY, DAVID DAWSON, JIM DINE, ELGER ESSER, JOE FAFARD, BARRY FLANAGAN, SAM FRANCIS, LUCIAN FREUD, SEAN HENRY, NICOLA HICKS, DAMIAN HIRST, DAVID HOCKNEY, GANDIDA HOFER, ROBERT INDIANA, VERA LUTTER, ROBERT MAPPLETHORPE, LOUISE NEVELSON, MINMO PALADINO, CELIA PAUL, PAULA REGO, SOPHIE RYDER, TONY SCHERMAN, WAYNE THIEBAUD, MASSIMO VITALI

DU 16 MARS AU 10 AVRIL 2006

GALERIE DE BELLEFEUILLE

1367 avenue Greene, Montréal H3Z 2A8 Tél: 514.933.4406 www.debellefeuille.com

CONSTANTINOPLE

Saison 2005-2006

SÉTAR

ET

MOI

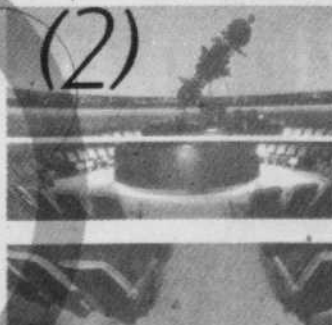
LUNDI, 20 MARS, 20H
SALLE PIERRE-MERCURE
300, Boul. Maisonneuve Est
Billets: 20\$/12\$
(514) 987-6919



pulsar (2)

DEUX GRANDES SOIRÉES
DEUX GRANDES ŒUVRES
EXCEPTIONNELLES DES
ANNÉES 70 EN VERSIONS
2001 INÉDITES À MONTRÉAL
JEAN-CLAUDE ÉLOY
AU PLANÉTIARIUM

Shanti MERCREDI 29 MARS
Gaku-no-Michi JEUDI 30 MARS
2006
19H



UN LIEU EXCEPTIONNEL
AVEC UN SON EXCEPTIONNEL
UN ORCHESTRE DE HAUT-PARLEURS
CONÇU SPÉCIALEMENT
POUR L'ÉVÉNEMENT

PULSAR (2) JEAN-CLAUDE ÉLOY 29-30 MARS 2006 19H
BILLET À LA PORTE SEULEMENT 15\$ RÉGULIER 7\$ ÉTUDIANT 10\$
LA TOTALE (LES 2 CONCERTS) 20\$ RÉGULIER 10\$ ÉTUDIANT
INFORMATIONS WWW.RIEN-QU-CA
PLANÉTIARIUM DE MONTRÉAL
1000, RUE SAINT-JACQUES OUEST
(MÉTRO BONAVENTURE) 514-872-4530

INFORMATIONS WWW.RIEN-QU-CA

PLANÉTIARIUM DE MONTRÉAL
1000, RUE SAINT-JACQUES OUEST
(MÉTRO BONAVENTURE) 514-872-4530

Arion

orchestre baroque

CLAIRE GUIMOND, DIRECTRICE ARTISTIQUE
EDGAR FRUITIER, PORTE-PAROLE

25^e anniversaire
2005-2006

Les Plaisirs champêtres

Les Plaisirs champêtres, La Fantaisie, Les Caractères
de la Danse et Les Éléments de Jean-Féry Rebel.

À la découverte du ballet baroque
Chef invité : Daniel Cuiller (France)

24 et 25 mars 2006 à 20h à la salle Redpath
de l'Université McGill

26 mars 2006 à 14h au Centre Canadien d'Architecture

Commanditaires principaux



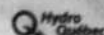
Autour du pianoforte

Œuvres de Joseph Haydn, Pieter van Maldere
et W. A. Mozart

Concert de clôture du 25^e anniversaire
Soliste invité : Tom Beghin, pianoforte

Chef invité : Jaap ter Linden (Pays-Bas)
26, 27 et 28 mai 2006

BILLETS à partir de 15\$ (514) 355-1825



LE DEVOIR

CCA

Une
SAISON DE
Délices

DE VISU

Suivez le fil

Micheline Beauchemin reçoit un des sept Prix du gouverneur général en arts visuels et en arts médiatiques

RENÉ VIAU

Rosemont. L'église Saint-Jean-Vianney, date: 1963. Un immense rectangle de laine réchauffe avec ses tons d'automne le chœur. «Il y a quelques années, la tapisserie de Micheline Beauchemin a été restaurée. Nos paroissiens l'ont redécouverte. J'étais très contente», s'exclame Mme Ruest, qui assume au presbytère le secrétariat.

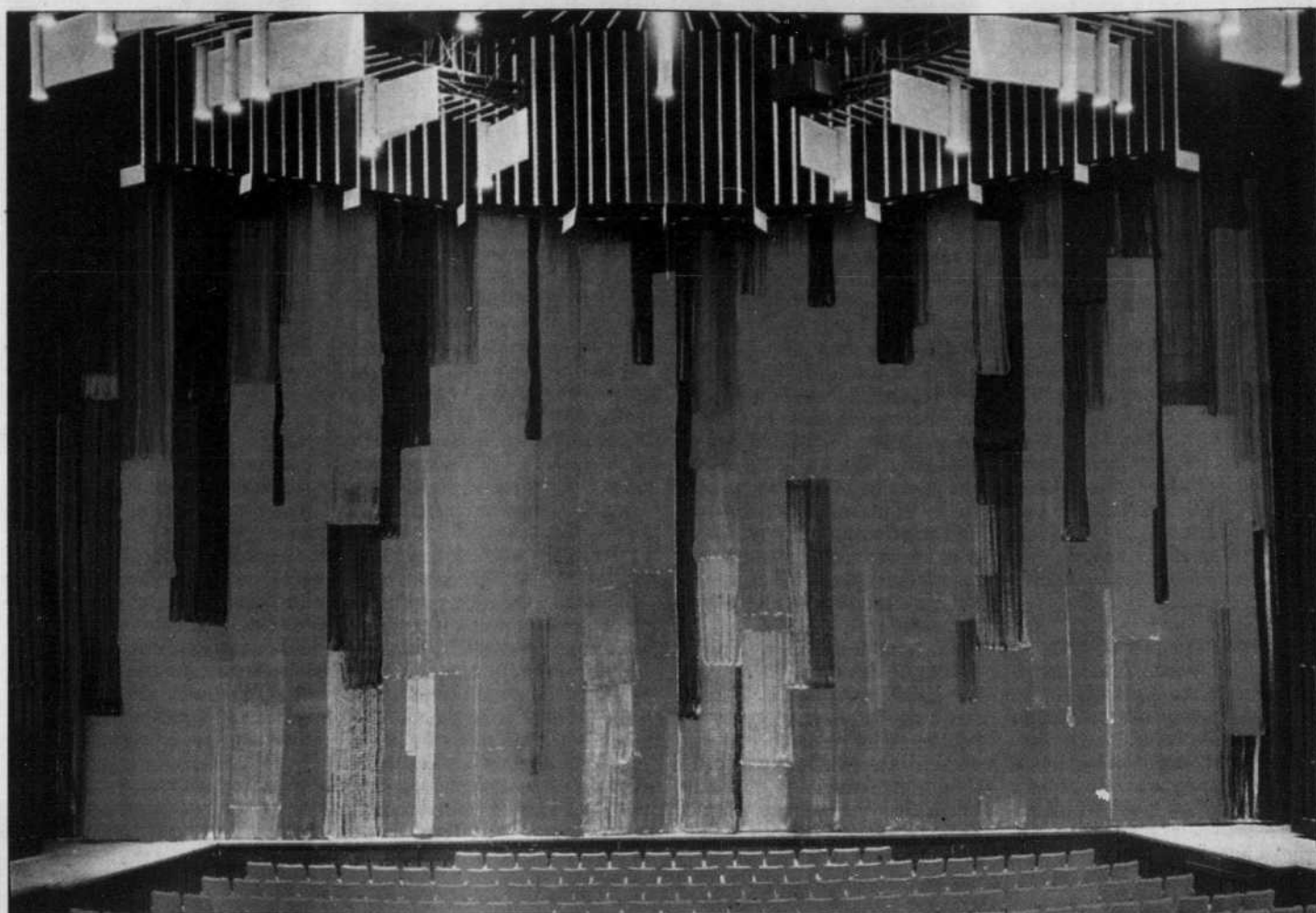
L'agente de sécurité qui me guide dans le dédale de couloirs souterrains vers l'ascenseur délaie son walkie-talkie qui fait entendre un bruit de friture. «Je comprends qu'elle ait eu un prix! Vous allez voir comme c'est beau! J'adore cela», dit-elle. Direction: le foyer du théâtre Maisonneuve, au sixième étage. Autour de nous s'encadre maintenant dans la fenestration un rideau panoramique fait de milliers de prismes d'acrylique à géométrie variable. La lumière saisit cet écran qui s'incorpore au lieu.

Pour ceux qui les côtoient au quotidien, les œuvres de Micheline Beauchemin sont autant de célébrations sans cesse ravivées. Hors du musée, ses créations vont à la conquête du public. Suivant ces fils de lumière, Micheline Beauchemin se situe entre ce qu'on nomme souvent l'art monumental, les arts de la fibre, la

sculpture et l'œuvre intégrée à l'architecture. Ces fils lui ont fait réaliser un fabuleux labyrinthe d'œuvres au Québec, au Canada et à l'étranger. Après avoir reçu l'automne dernier le prix Bordeas du Québec, voilà que le Conseil des arts du Canada, pas jaloux pour deux sous, vient de lui décerner un des Prix du gouverneur général en arts visuels et en arts médiatiques. Avec elle, les fils se sont faits réseaux ou résilles, pans noués et découpés dans l'espace à la base de formes complexes et plurivoques, architecturant l'espace. Tandis que Micheline Beauchemin témoigne d'une pratique totalement décloisonnée, on persiste pourtant à l'associer à l'artisanat. «Je n'aime pas les définitions, prévient l'artiste. Pourquoi veut-on absolument me faire entrer dans une catégorie, me faire porter une étiquette?»

Veillées dans son loft du Vieux-Montréal par des sculptures précolombiennes, ses œuvres et ses maquettes, avec leurs réflexions moirées, expriment sans recourir à aucune dénomination leur audace. Déroulant le fil, Micheline Beauchemin refait à bâtons rompus l'itinéraire qui l'a conduite en Grèce en 1954. Elle se revoit fréquenter l'atelier du sculpteur Zadkine à Paris, expérimenter le vitrail à Chartres au milieu des années 50.

«Revenant de France, en 1958, j'ai créé des tapisseries toutes blanches, en soie, en taffetas, en lin, en coton et en feutre, avec des reliefs. À ma première exposition, j'ai tout vendu. On m'a ensuite proposé



Le rideau de scène de la salle Southam au CNA

SOURCE CNA

une autre exposition au Musée des beaux-arts. Là aussi tout s'est vendu. Avec l'argent, je suis partie à Kyoto faire des recherches sur les rideaux de scène.»

À son retour, la voici qui installe, de 1962 à 1965, son atelier au 41^e étage de la Place Ville-Marie. «Cet espace m'avait été prêté. Il me fallait trouver un lieu. Or tout ce que je visitais était triste. J'ai décidé de repartir en Grèce.»

Avant son départ, elle veut, pour saluer cette région qu'elle aime tant, faire un pèlerinage vers Cap-Santé, lieu de ses vacances d'été durant son enfance. Aux Grondines, une affiche la retient: «A vendre: ferme et foie». «Je me suis fait rembourser mon billet pour acquérir cette maison québécoise. Mais, à peine installée, je suis partie pour le Japon. Là, j'ai rencontré l'architecte Kenzo Tange, le sculpteur et designer Noguchi et, par lui, John Cage et Yoko Ono. Quelle chance! À l'époque, le Japon était vraiment le lieu pour les rideaux de scène. J'y suis retournée pour la commande du rideau de scène du Centre national des arts à Ottawa. J'ai fait une exposition au Japon. Les fils de métal, de plomb, d'or, d'argent, de filaments d'acrylique que j'avais pourtant découverts là-bas reflétaient nos hivers.»

Des racines et des ailes

La richesse, la fécondité de ses œuvres se développe au cours de ses séjours au Japon, mais aussi de ses voyages à travers le monde. L'un d'eux, en 1972, la conduit à cheval dans les Andes ou en pirogue sur l'Amazonie.

Au Pérou, elle retrouve la laine tout en découvrant, lors de fouilles archéologiques, des poteries et des statuettes précolombiennes. «J'avais reçu une commande de Radio-Canada pour une tapisserie destinée au hall d'entrée de leur nouvelle tour. Je l'ai tissée en laine d'alpaga. Je choisisais mes couleurs d'après la robe des animaux. On les tondait. On filait la laine. À la fin, la tapisserie faisait 25 pieds de haut par 12 pieds de large, mais Radio-Canada n'a jamais reçu l'œuvre. L'exportateur à qui j'avais confié son expédition l'avait vendue à un touriste. La police n'a rien fait. Quand je suis revenue, il m'a fallu tout recommencer.»

Les voyages se prolongent. La France. L'Arctique où elle veut se fixer. Son loft du Vieux-Montréal, qui lui sert de pied-à-terre depuis peu. C'est aux Grondines, dans sa maison-atelier qui est aujourd'hui encore son port

d'attache, qu'elle a choisi de s'enraciner au milieu des années 70. Devant sa maison, le fleuve et ses glaces l'hiver renouvellent leur spectacle.

«Le fleuve a toujours été primordial. Avec l'hiver, c'est une source d'émerveillement. Ces blancs, cette absence d'ombres... J'y vois des ailes, des milliers de paillettes et de cristaux avec des effets très lumineux, mais en même temps si mystérieux. C'est ma grande source d'inspiration.»

Au Palais des congrès, de gigantesques Ailes nordiques (1984) m'accueillent de tous les feux de leurs lamelles argentées. Nuances de ton, diversité des matières et des formes. Tressés, tissés en trames et en écrans, ces fils d'argent et d'or, ces fils de couleurs vives ou opalescentes accrochent une lumière sensuelle et mobile. Festive, sa plus récente réalisation se parera de serpents mouvants avec un mécanisme activé par soufflerie.

«Sur la grève des Grondines, il y a beaucoup de morceaux de verre polis par les marées. J'ai pensé les intégrer à mon projet.» La nomenclature des autres matériaux qui le constitueront démontre à elle seule son éloignement de la tapisserie traditionnelle. Fibre

optique, aluminium, miroirs, filet de cirque. Comme un feu d'artifice, la pièce lancera ses éclats, dernière-née d'une centaine de commandes animant, humanisant et ennobissant l'environnement d'autant d'édifices.

Collaborateur du Devoir



MARTIN LIPMAN

Micheline Beauchemin

Les beaux détours
CIRCUITS CULTURELS

Histoire et musique
à la Salle Claude-Champagne
SAMEDI 1^{er} avril

Norval Morrisseau
à Ottawa
SAMEDI 22 avril

Art inuit
de la collection Brousseau
au Musée du Québec
SAMEDI 29 avril

Demandez la brochure
de la saison!

(514) 352-3621
En collaboration avec Club Voyages Rosemont

la Galerie d'art Stewart Hall
176, Bord du Lac, Pointe-Claire

Du 18 mars au 30 avril 2006

RÉFLEXIONS
HONGRIE - CANADA

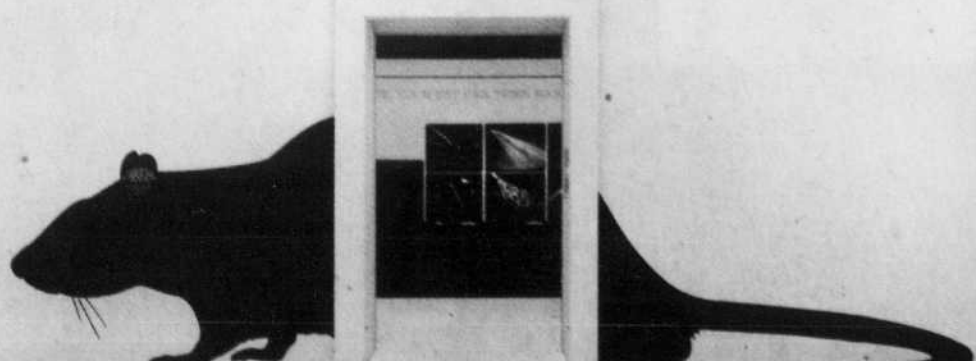
14 artistes canado-hongrois
en lien avec le
50^e anniversaire de la
Révolution hongroise

Vernissage
le dimanche 19 mars à 14h

Info: (514) 630-1254

Les lieux nous attirent pour des raisons qui dépassent la perception de nos cinq sens. Une forme de reconnaissance plus profonde est à l'œuvre, captée par une insatiable sensibilité animale.

Alison et Peter Smithson



sensations urbaines

vous ne verrez plus la ville du même oeil

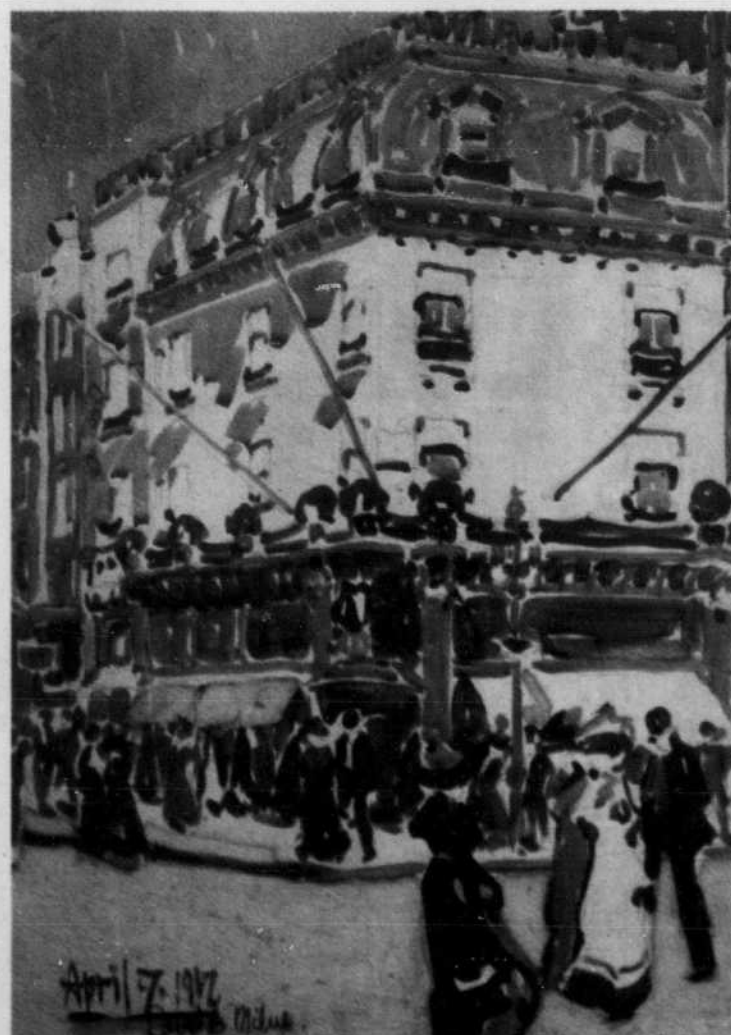
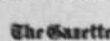
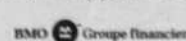
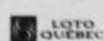
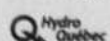
une exposition présentée jusqu'au 10 septembre 2006

CCA

Centre Canadien d'Architecture

1920, rue Baile, Montréal, Québec ☎ 514 939 7026 www.cca.qc.ca

Ouvert du mercredi au dimanche, 10 h à 17 h; le jeudi, 10 h à 21 h. Entrée libre le jeudi soir de 17 h 30 à 21 h.



David Milne

Peindre vers la lumière

du 25 février
au 21 mai 2006

Réservation des billets
1-877-225-4246
ou www.ago.net

À Toronto, l'exposition
bénéficie de l'appui général du
commanditaire principal

BMO Groupe Financier

Appui général de
Gretchen et Donald Ross

Soutien additionnel
Hosmer Eliahu

Organisée par le Musée des beaux-arts
de l'Ontario en collaboration avec
le British Museum, Londres, et le
Metropolitan Museum of Art, New York

David Milne (Canadien, 1882-1953). La
Cinquante Avenue, le dimanche de 1900.
7 avril 1902, suspendu sur une de planches
sur cette à dessin. Collection particulière
Photo: Musée des beaux-arts de l'Ontario

**TRANS-
FORMATION
AGO**

Musée des
beaux-arts
de l'Ontario

317 rue Dundas Ouest, Toronto

• DE VISU •

À visages découverts

UNLIMITED ID

Miriam Bäckström, Max Dean,
Jonathan Gitelson, Bettina von
Zwehl, Jun Yang
Dazibao

4001, rue Berri, espace 202
Jusqu'au 8 avril

RENÉ VIAU

Comment reproduire la figure humaine et aborder le portrait? Ce défi, les premiers photographes ont eu à l'affronter. Aujourd'hui, avec l'envahissement du numérique et des images «en mouvement» qui chamboulent tout, la question est de nouveau posée tandis que notre environnement quotidien est saturé d'images médiatiques.

Réflexion sur «le portrait comme concept», l'exposition *Unlimited ID* nous parle d'un déplacement dans la pratique photographique traditionnelle du portrait. Malgré leur lent temps de pose et leur statut de pièce unique, les premiers daguerréotypes démocratisent le portrait par rapport à la peinture. Ils donnent l'envie à bien des gens de s'offrir leur effigie. Il faut cependant attendre Nadar et le milieu du XIX^e siècle avec les techniques de prise

de vue plus rapides pour qu'apparaisse la formation d'un véritable genre, construit et codifié avec des conventions qui s'éloigneront de celles de la peinture. «La théorie photographique s'apprend en une heure; les premières notions de pratique, en une journée...» écrivait Nadar. Ce qui ne s'apprend pas, je vais vous le dire: c'est le sentiment de la lumière, c'est l'appréciation artistique des effets produits par les jours divers et combinés... Ce qui s'apprend encore moins, c'est l'intelligence morale de votre sujet, c'est ce tact rapide qui vous met en communication avec le modèle, et vous permet de donner, non pas [...] une indifférente reproduction plastique à la portée du dernier servant de laboratoire, mais la ressemblance la plus familière, la plus favorable, la ressemblance intime. C'est le côté psychologique de la photographie, le mot ne semble pas trop ambitieux.»

Créant leur propre arrangement de lumière, privilégiant les gros plans pré-cinématographiques, les pictorialistes anglo-saxons font évoluer dans la direction pressentie par Nadar les cadres et les usages sociaux du portrait. Au XX^e siècle, l'évolution technique permet l'adoption de points de vue de plus en plus éclatés, offrant en parallèle



SOURCE DAZIBAO

Miriam Bäckström, *Rebecka* (2001), courtoisie de Dazibao, centre photographies actuelles

à la banalisation du portrait un immense champ à la subjectivité. En même temps, les photos de mode ou les portraits d'acteurs et de célébrités deviennent un genre à part entière. La multiplication des témoignages sociologiques permet aux défavorisés et aux marginaux d'accéder eux aussi au portrait.

Portraits à faire rougir

Qu'est-ce qui fait d'un portrait autre chose qu'une représentation fidèle de l'apparence du sujet photographié? Comment peut-on saisir et transmettre quelque chose de la présence au monde d'un individu si ce n'est qu'à travers un discours parallèle avec des mises en scène, des attributs, des accessoires, une fiction avec ses postures, ses parades? Ces dispositifs, ces procédés, tantôt nous intriguent, tantôt nous sont tellement familiers qu'on ne les re-

marque même plus. C'est à la fois à ces stéréotypes et à cette énigme du portrait que s'attaquent les artistes de l'exposition. Ceux-ci déconstruisent ou détournent les notions de témoignages, de preuve, d'identité. Analysé, contesté, le langage du portrait, plus qu'une reproduction de la personne humaine figée et canonique, devient une boîte de Pandore. Des significations refoulées s'y greffent. Entre similitude et différence, entre privé et public, entre identification et anonymat, les interrogations s'y bousculent. Le vrai. Le faux. L'éphémère. Le permanent. La trace dans le temps. Tout cela est en mutation. D'où ce titre, *Unlimited ID* (identités illimitées).

Dans une vidéo passant au crible les aléas de l'identité, Jun Yang (Autriche) ne nous donne à voir que du texte écrit accompagné de sa voix hors champ! Partant de son pré-

nom, de son nom, son récit se fait le questionnement identitaire d'un artiste issu de l'émigration, originaire de Chine. Poussant la logique jusqu'à l'absurde, le nom même de l'artiste y transparait comme une désignation de soi qui lui est étrangère. Ce qui ressort de l'indistinct, c'est une construction sémantique déterminée par l'autre et dont il est affublé sans qu'elle lui corresponde.

Tout comme Jun Yang, Miriam Bäckström (Suède) a participé à la dernière Biennale de Venise. Dans *Rebecka*, la performance vidéo de l'excellente actrice suédoise Rebecka Hemse est une démonstration convaincante de son talent à jouer le vrai-faux, à modifier, chaque fois avec véracité et «sincérité», ses expressions. L'actrice interprète sur demande des personnalités multiples. Le moi unifié est torpillé, tout comme l'école «du

moment de la vérité». Le rapport au temps et au document est mis à mal dans l'œuvre en forme d'horloge de Max Dean (Toronto). L'interaction du spectateur écarte toute possibilité de saisir une image fixe et stable. Enfin, pour Bettina von Zwehl (Londres), le portrait relève d'un système à faire rougir. Elle fait courir ses protagonistes avant de les photographier. C'est pour cela, et non à cause de Photoshop, qu'ils sont tout rougés. C'est tout bête: action, réaction et clic clac! Il faut y voir une manière certes un peu transpirante d'établir et de fixer, d'un individu à l'autre, une norme, une autre façon que dans le portrait classique pour le sujet de se cacher derrière un masque, de tenir la pose et de se faire attribuer une posture.

Collaborateur du Devoir



SOURCE DAZIBAO

Bettina von Zwehl, *Untitled II, # 2* (2003), courtoisie de Dazibao, centre photographies actuelles

Le Musée d'art de Mont-Saint-Hilaire
présente

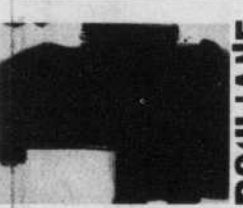
Picasso protéiforme

DESSINS ET ESTAMPES DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA

jusqu'au 2 avril 2006

150, rue du Centre-Civique
450-536-3033

www.mamsh.qc.ca



BOULIANE
YVES BOULIANE
4 PATRONS BIEN DÉCOUPÉS
+ DESSINS ÉCHELONNÉS
15 mars - 16 avril
mercredi au dimanche
12h00 à 17h30
vernissage le 17 mars
17h00 - 21h00



1000 AMHERST, #103 • MONTRÉAL, (QC) • H2L 3K5 • T.: 514.570.9130

GEORGES MAMÀN

Du Sud au Nord

Tableaux, œuvres sur papier

Du 16 mars au 9 avril 2006

studio 261
galerie d'art

261, St-Jacques Ouest, Montréal (Québec)
Tél.: (514) 845-0261 • www.studio261.ca

GALERIE

PARCHEMINE

VENTE DE RÉNOVATION
Jusqu'à 50% sur certains articles

Une opportunité de s'offrir une œuvre de qualité

40, rue Saint-Paul Ouest, Vieux-Montréal
514-845-3368 tous les jours de 10h à 18h

Sylvia Lefkowitz



Sculptures et peintures de la succession de l'artiste
Du 15 mars au 1^{er} avril

Visitez l'exposition en ligne : www.galerievalentin.com

GALERIE VALENTIN

1490 SHERBROOKE O., SUITE 200, MONTRÉAL (514) 939-0500

Blanc silence

Exposition de groupe

jusqu'au 25 mars

GALERIE SIMON BLAIS

5470, boul. Saint-Laurent H2T 1S1 344.849.1165 Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 17h

MARGIT HIDEG

«Palpable l'impalpable», peintures-reliefs sur papier pulpe

EXPOSITION DU 22 MARS AU 15 AVRIL

VERNISSAGE LE MERCREDI 22 MARS «5 à 8» EN PRÉSENCE DE L'ARTISTE

GALERIE BERNARD

3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2W 2M2, Tél.: (514) 277-0770

Horaire : mercredi 11h-17h jeudi-vendredi 11h-20h samedi 12h-17h et sur rendez-vous

CAMP
de
JOUR

Pour les 6 à 12 ans

MUSÉE MCCORD

690, rue Sherbrooke Ouest, Montréal
Métro McGill ou autobus 24
Tél.: (514) 398-7100, poste 222
info@mccord.mcgill.ca
www.musee-mccord.qc.ca

The Gazette

antennetop

I+I

antennetop

Colloque international
Max et Iris SternARTS DE MÉMOIRE.
MATÉRIAUX,
MÉDIAS,
MYTHOLOGIES

22 AU 24 MARS 2006

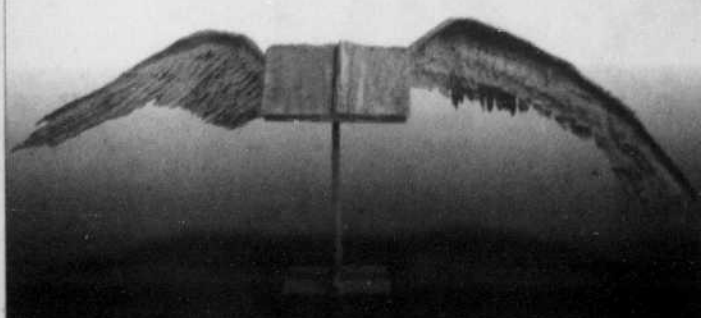
Inscription dès maintenant

Entrée : 20 \$ (Étudiants et Amis du Musée : 10 \$)

Organisé par le Musée d'art contemporain de Montréal en
collaboration avec le Centre canadien d'études allemandes et
européennes et le Centre de recherche sur l'intermédialité de
l'Université de Montréal

Tenu pendant la présentation de l'exposition

Anselm Kiefer : Ciel - Terre



Exposition organisée par le Modern Art Museum of Fort Worth, Texas

Anselm Kiefer, *Buch mit Flügeln* (Livre avec ailes), 1992-1994

Photo: David Wharton

Perspectives sur Claude Tousignant

une exposition virtuelle à voir absolument
sur le site du Musée au www.macm.org

dès le 22 mars 2006

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec

185, rue Sainte-Catherine Ouest
(514) 847-6226 / www.macm.org @ Place-des-Arts
Colloque : (514) 847-6239 / colloque@macm.org

Culture

CINÉMA

Étranger partout

L'Enfer, de Danis Tanovic,
gagne nos écrans vendredi prochain

ODILE TREMBLAY

En 2001, le Bosniaque Danis Tanovic passait du statut d'inconnu à celui de cinéaste glorieux. Son premier long métrage, *No Man's Land*, remarquable fable sur le conflit en ex-Yougoslavie, qui insufflait du burlesque à la tragédie guerrière, récoltait le prix du scénario à Cannes, suivi d'une myriade de lauriers dont, consécration suprême: l'Oscar et le Golden Globe du meilleur film en langue étrangère.

Fulgurant départ pour un cinéaste dont les études poursuivies à l'Académie des arts de la scène avaient été interrompues par la guerre, où il fut deux ans responsable des archives filmées de l'armée bosniaque, puis qui avait poursuivi, petit train, sa formation à Bruxelles.

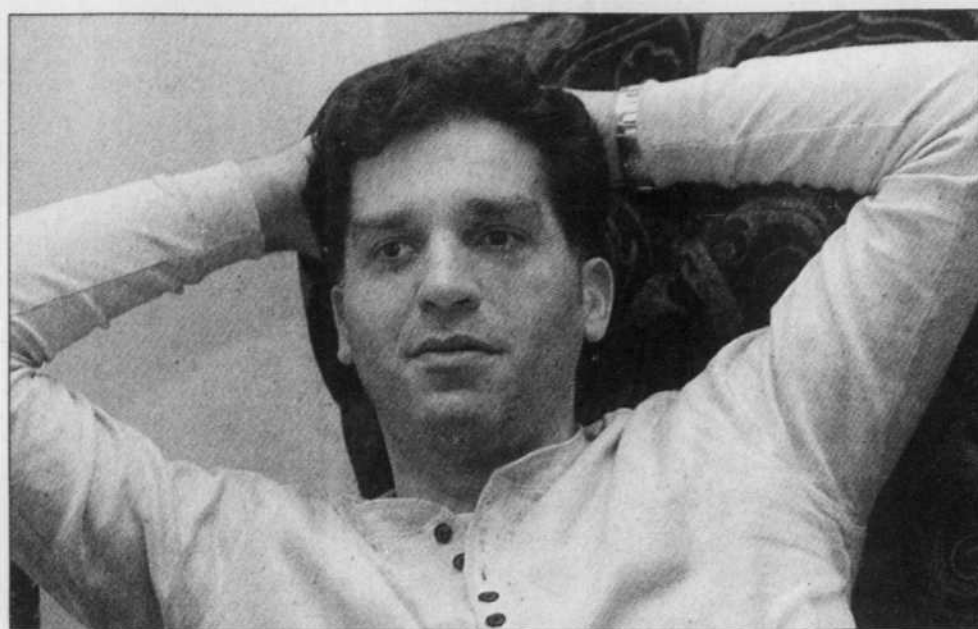
Danis Tanovic habite aujourd'hui Paris. «*Je suis étranger partout, dit-il, même dans ma patrie. De toute façon, les artistes, en posant un regard de biais sur la réalité, adoptent la position de retrait qui les isole du monde.*»

Il accompagne en tournée de promotion son film *L'Enfer*, lancé d'abord aux festivals de Venise et de Toronto, éreinté copieusement lors de sa sortie française, jugé maniéré et prétentieux. «*C'était un langage organisé*», déclare le cinéaste.

Drame familial

L'Enfer constitue un des segments d'une trilogie — avec *Le Paradis* et *Le Purgatoire* — imaginée par Krzysztof Kieslowski et Krzysztof Piesiewicz. Tanovic dit avoir pensé d'abord à adapter *Le Purgatoire*, qui abordait l'univers guerrier, mais le thème le lassait après *No Man's Land*. Il avait envie de se renouveler.

Lui dont le scénario avait été primé à Cannes affirme détester se mettre en état d'écrire mais adorer lire les œuvres des autres. Il avait rédigé quand même un scénario sur une histoire d'espionnage au Maroc. Quand son actrice est tombée enceinte, il a sauté dans le train de *L'Enfer*.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Danis Tanovic, qui a connu la guerre, constate que, dans les pays en paix, les gens se bâtissent allègrement leur propre enfer.

Danis Tanovic refuse de décrire *L'Enfer* comme un film particulièrement stylisé. «*No Man's Land aussi était une œuvre de style. Mais tout projet détermine sa forme. Et j'ai pris chaque scène comme une entité globale qui commandait son approche précise. Les symboles présents dans le film doivent être vus comme des émotions. Par ailleurs, j'ai voulu rendre hommage aussi au cinéma de Kieslowski, dont j'ai adoré particulièrement Le Décalogue.*»

La consécration, ça aide dans la vie puisque, pour ce premier film en France, Danis Tanovic a pu obtenir pour sa distribution une pléiade de stars: Emmanuelle Béart, Karin Viard, Marie Gillain, Guillaume Canet, Jacques Gamblin, Jacques Perrin, Jean Rochefort, Miki Manojlovic et Carole Bouquet. «*En général, les bons acteurs sont des stars. Et je voulais m'entourer de bons acteurs.*»

L'Enfer part d'un drame familial: l'incarcération puis le suicide d'un père dénoncé et rejeté par sa fem-

me, devant ses trois filles. Plus tard, la vie brisée de ces filles-là fera écho au drame ancien.

Danis Tanovic, qui a connu la guerre, constate que, dans les pays en paix, les gens se bâtissent allègrement leur propre enfer. «*C'est souvent causé par le manque d'amour dans l'enfance.*» Il voit des références à la tragédie grecque dans son film; Carole Bouquet, dans la peau de la mère qui sacrifie ses enfants, est identifiée à une sorte de Médée, Emmanuelle Béart, à une Phèdre jalouse.

Carole Bouquet constitue à ses yeux la star suprême, une icône à la Lauren Bacall dotée d'un regard unique, comme notre époque en enfante très peu. Quant à Emmanuelle Béart, qui campe dans *L'Enfer* une femme torturée par la jalousie, elle ouvre comme actrice sur un nouveau registre de douleur et de noirceur. «*J'ai montré son vrai visage. Emmanuelle possède un côté tragédienne, affirme le cinéaste. Elle carbure à la passion.*»

Il avait dirigé des hommes dans *No Man's Land*. Cette fois, les femmes sont au cœur de son histoire, plus solides que leurs partenaires masculins. «*Le femmes sont plus fortes que les hommes dans la vie en général*», déclare Tanovic, mais dirige des acteurs ou des actrices, ça revient au même. Il y a des jeux de pouvoir dans un cas comme dans l'autre.

Le cinéaste rend particulièrement hommage à son acteur compatriote Miki Manojlovic (qui incarne le père). «*Il est capable de jouer avec son dos. Comme Brando.*»

Son voyage en *Enfer* ne l'aura pas coupé de ses racines, puisqu'il se propose d'adapter un récit ayant pour cadre un petit village bosniaque, avant, pendant et après la guerre des Balkans. «*C'est mon terrain de jeu. C'est mon univers, la Bosnie. Avec L'Enfer, j'ai été invité en terre étrangère. Et j'ai le mal du pays*», conclut-il.

Le Devoir

Entre deux chaises

DE MA FENÊTRE SANS MAISON

Réalisation et scénario: Maryane Zéhil. Avec Louise Portal, Renée Thomas, Hélène Mercier, Jean-François Banchard, Leyla Hakim, Walid El Alayli, Mariloup Wolfe. Image: Nathalie Moliavko-Visotzky. Musique: Jean Dero-me. Précédé du court métrage *Au cœur brisé* d'Antoinette Karuna.

ODILE TREMBLAY

De ma fenêtre sans maison, que les Rendez-vous du cinéma québécois ont eu la mauvaise idée de projeter en clôture de leur dernière édition, possède tous les défauts d'un premier long métrage. D'excellentes intentions, au demeurant, lesquelles ne suffisent jamais, hélas! Maryane Zéhil est une jeune réalisatrice d'origine libanaise qui avait tâté du documentaire et du court métrage, mais aussi du journalisme télé. Désormais Montréalaise, elle a situé son film en va-et-vient entre les deux pays et cultures qui l'ont elle-même portée.

De ma fenêtre sans maison confronte deux femmes. La mère, Sama (Louise Portal), qui a quitté de nombreuses années plus tôt le Liban pour partir vivre à Montréal, et la fille, Dounia (une nouvelle venue, Renée Thomas), qui vient au Québec pour connaître sa mère après avoir été élevée au Liban.

Le film aborde donc la confrontation de deux femmes qui obéis-

sent à des codes sociaux différents et dont l'approche de la sexualité est aux antipodes. Dounia ayant été élevée dans la répression et sa mère s'étant libérée au Québec.

La cinéaste manque vraiment trop de métier. Son scénario, mal attaché, collectionne les trous, les redites, les temps morts et les dialogues décollés des émotions qu'ils devraient refléter. De plus, la direction d'acteurs apparaît très faible. Louise Portal, habituellement si solide, perd son tonus et sa vérité dans un rôle psychologiquement mal dessiné où elle récite ses lignes. La jeune Renée Thomas, débutante dans le métier, n'en mène pas large et allie à son jeu faible un manque de charisme.

Tant à Montréal, où la diaspora libanaise mise en scène n'est jamais crédible, qu'au Liban, où la famille sonne faux, *De ma fenêtre sans maison* est fait de bric et de broc, avec des ponts qui tentent de s'ériger entre les cultures mais dont les armatures, trop frêles, soutiennent bien mal la démonstration.

Enfin, *Au cœur brisé*, le court métrage d'Antoinette Karuna qui accompagne *De ma fenêtre sans maison*, tient mal la route lui aussi. Louise Portal participe encore à sa distribution, où se retrouve également Marcel Sabourin. Une histoire assez morbide sur fond de fantastique, avec cœur arraché et enterrement de l'organe en question. N'en jetez plus!

Le Devoir



DOMINIQUE CHARTRAND

Louise Portal dans *De ma fenêtre sans maison*

LES BORÉADES Saison 2005-2006
Francis Colpron - directeur artistique

JEUDI
30 MARS 2006 — 20H
Haydn intime
Trios et quatuors de Joseph Haydn
avec Marc Destrubé, violon

JEUDI
4 MAI 2006 — 20H
Bach à l'orchestre
Ouverture n° 2, sinfonias et concertos divers

Tous les concerts ont lieu à la
Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours
400, rue Saint-Paul Est, Vieux-Montréal

Info-Boréades: 514.634.1244 • www.boreades.com

Invitation à la Mélomanie
Une série de 8 cours d'initiation à la musique classique
basée sur l'écoute commentée d'extraits sonores

CLAUDIO RICIGNUOLO
de l'Orchestre Métropolitain

«*Claudio Ricignuolo est un passionné de musique et un formidable vulgarisateur.*»
— YVES BEAUCHEMIN

Séance de printemps: ■ Série classique
■ Cours à la carte
■ Minisérie sur le violon

Orchestre Métropolitain
du Grand Montréal
Yves Beaucemin - 25 ans

(514) 385-5015
www.melomanie.com

Les Séries Pro Musica Hommage à Mozart
2005-2006

Série Émeraude
Lundi, 20 mars 2006, 19h30

André-Michel Schub, piano
Cho-Liang Lin, violon

les Sonates de Mozart:
K. 378 en si bémol majeur,
K. 306, en ré majeur,
K. 379, en sol majeur,
K. 526, en la majeur

Billets: 30\$, 25\$, 12\$ (écoliers)
(taxes et frais en sus)

en vente
à la Place des Arts:
842-2112

Renseignements:
Pro Musica, 845-0532
www.promusica.qc.ca

Théâtre Maisonneuve Place des Arts
514 842-2112 1 800 842-2112
www.pro-musica.qc.ca Admission Québec 514 761-1246

CONCERT BÉNÉFICE
au profit du
programme musique classique

ÉCOLE SECONDAIRE
PIERRE-LAPORTE

AU PROGRAMME:
180 choristes
5 Prix d'Europe

ARTISTE INVITÉ:
ALAIN LEFÈVRE
pianiste

Dimanche, 26 mars 2006 à 16 h
Salle Claude-Champagne (220, av. Vincent-D'Indy)
Adulte: 40 \$ Étudiant: 25 \$
Pour informations et réservations:
Mme Chantal Michel (514) 739-6311 poste 6144

AIR CANADA
www.aircanada.com

LE DEVOIR

LA LISTE de la musique

musicaction 101

Québec

CURIEX?
CAHIER SPÉCIAL [SAMEDI 25 MARS
RECHERCHE UNIVERSITAIRE

LE DEVOIR
• Ou n'est jamais trop curieux •

Cinéma



Être dans l'âme

Entrevue avec Karin Albou pour La Petite Jérusalem

MARTIN BILODEAU

Karin Albou ressemble à son film, *La Petite Jérusalem*. Discrète, posée, un brin timide, même. Bien qu'on sente dans son regard allumé une flamme qui ne tarde pas à grossir, pour peu qu'on l'attise avec des questions. Rencontrée lors du dernier Festival du nouveau cinéma, la cinéaste, de prime abord avare de paroles, avait, une fois réchauffée, beaucoup de choses à dire sur ce qui l'a amenée à faire de cette histoire de deux sœurs élevées dans une famille juive orthodoxe de Sarcelles le moteur de son premier film, lauréat du prix du scénario à la Semaine de la critique de Cannes, en mai de l'année dernière.

Laura (Fanny Valette) est étudiante de philosophie et fait des ménages la nuit dans une école publique. Mathilde (Elsa Zylberstein) est mariée et mère de deux enfants qu'elle élève dans la tradition. Cette dernière se protège des émotions grâce à la foi, dont elle semble être la gardienne la plus vigilante dans cette famille composée également de leur mère (Sonia Tahar) et de son mari (Bruno Todeschini). La première, la plus jeune et celle dont la cinéaste épouse le point de vue, s'emmure dans la pensée philosophique. «*Laura est une jeune fille qui réfléchit tout le temps et qui tourne en rond. Elle se protège derrière des théories. Les adolescentes sont souvent comme ça, elles croient tout savoir. Moi-même, j'étais un peu comme ça à cet âge.* [...] L'idée du film consiste à montrer que la pensée est une chose très commode pour ne pas vivre ses émotions, au même titre que la religion. Ce sont deux systèmes, en fait, dans lesquels on peut facilement se réfugier.

Les enjeux

À 18 ans, l'âge de Laura, Karin Albou a pensé étudier la philosophie, sur les conseils d'un professeur qui lui présentait un don pour les humanités. Son goût pour la danse et le théâtre ont eu raison de cet appel («*j'avais peur de me dessécher*», dit-elle, et plus loin: «*J'ai choisi d'être dans*

Une scène de *La Petite Jérusalem*, de Karin Albou

l'âme», et produit chez elle une réflexion sur l'opposition entre l'émotionnel et le rationnel qui a inspiré le premier jet sur papier de *La Petite Jérusalem*. À l'heure de réaliser son premier film, de tous les scénarios qu'elle avait empiqués depuis dans ses tiroirs, c'est celui des deux sœurs qui s'est imposé, avec ses enjeux de foi et de pensée, de loi et de liberté, antinomiques dans d'autres communautés, complémentaires, de l'avis de Karin Albou, dans le cas du judaïsme.

«*Laura vit dans un univers [petit quartier juif orthodoxe qui donne son titre au film] où la Loi est très présente. Or, pour les jeunes de sa génération, la liberté, ce n'est pas la Loi. Je voulais montrer son anachronisme dans l'Europe où, de par son éducation orthodoxe, elle assimile très bien l'équation Loi et liberté. Elle a un cadre de lois, de règles, que son éducation lui a imposés.*

La jeune étudiante, qui étouffe sous le regard réprobateur de son beau-frère, lui-même torturé dans sa foi, commet sa première véritable transgression lorsqu'elle s'prend d'un collègue musulman (Hedi Tillet de Clermont-Tonnerre), personnage qui n'a pas hésité à raconter une histoire d'amour interdit, craignant au contraire de basculer dans un *Roméo et Juliette* à saveur multiculturelle. «*Ça n'a rien à voir. D'une part, parce qu'on reste toujours du point de vue de Laura, et que lui garde son mystère. D'autre part, parce que l'histoire d'amour coule de source et que c'est la sépara-*

tion, éventuellement, qui n'est pas naturelle.»

Amours contrariées, révoltes intérieures, évasion par la pensée, expression muette des corps... Décidément, *La Petite Jérusalem* est une œuvre de non-dits et de demi-mots, aux enjeux suggérés, aux émotions subliminales. Le film de Karin Albou exige une écoute du cœur. «*C'est un film qui n'est pas intellectuel, qui est dans le sensible. C'est pourquoi j'ai choisi une mise en scène qui n'est pas trop distanciée, afin de ne pas verser dans la pensée, où on aurait trop écouté, où on aurait pu croire que le film se situe dans la parole. Or il réside plutôt dans les silences, dans les corps, dans les gestes. La parole n'est pas là pour expliquer, elle est plutôt un obstacle au corps.*»

Collaborateur du Devoir

La Petite Jérusalem, en salle le vendredi 24 mars

Un puzzle inégal mais séduisant

TOUS LES AUTRES SAUF MOI

Réalisation et scénario: Ann Arson. Avec Ann Arson, Rony Kramer, Johanne Marie Tremblay, Catherine Bégin. Image: Jean-François Lord. Musique: Ghislaine Bétie Dubuc.

ODILE TREMBLAY

Rôle de film, réalisé avec trois sous (un million, c'est peu, pour un film tourné à Montréal, à Paris, à Amsterdam et à Bruxelles). Ann Arson est cette femme-orchestre québécoise qui a accouché d'un film qu'elle a scénarisé, réalisé, coproduit et comoté, en plus d'y tenir le rôle principal. La chose aurait pu s'écarter au fil d'arrivée, mais *Tous les autres sauf moi* possède du tonus et nous arrache aussi des sourires.

Le film, dont le thème accuse des ressemblances avec *Maman Last Call* et autres *Horloge biologique*, interroge la maternité à l'heure où les valeurs familiales se retrouvent cul par-dessus tête. Cette comédie de mœurs raconte l'épopée de Jeanne (Ann Arson), fin de la trentaine, enceinte d'un amant qui refuse la paternité. Elle

entreprend la tournée de ses copines, à Montréal, à Paris, à Bruxelles et à Amsterdam, disant enquêter pour un documentaire sur l'état de la famille mais mettant en question sa propre situation inavouée.

L'apparition à l'écran d'un nouveau visage, celui d'Ann Arson, à peu près inconnu jusqu'ici, crée une sensation de fraîcheur. D'autant plus que la cinéaste-actrice manifeste une présence et un naturel qui nourrissent beaucoup *Tous les autres sauf moi*, à l'interprétation par ailleurs inégale.

Sans tête d'affiche, le film, assez artisanal à l'image, est porté par un humour salvateur, des gags souvent drôles et une ouverture sur des problèmes de société abordés avec une légèreté inquiète. Malgré certains segments plus faibles que d'autres — le parisien notamment, avec le personnage de Catherine Bégin qui passe mal la rampe —, cette enquête sur le couple — plus mal en point que ne le révèle sa façade — s'étiole parfois mais rebondit avec entrain.

Le couple belge est le plus vivant, lui (Frédéric Desager) épris d'une épouse qui le rejette depuis sa maternité. Elle (Nathalie Portal) trop ronde, mal dans son

corps, chaleureuse pourtant. La palme de l'amour assumé revient à la nounou d'un couple doré (Elizabeth Chouvalidze), qui répare les pots cassés des autres avec le sourire en coin des êtres dotés d'une conscience supérieure.

Puzzle inégal, parfois longuet mais lié par le fil d'Ariane de la

quête de Jeanne toujours sympathique, ce film choral réalisé avec des bouts de ficelle, doté d'un ton, d'un rire, d'un aplomb, possède un charme que des productions plus ambitieuses et académiques pourchassent parfois en vain.

Le Devoir

★ CINÉMA ★

SEMAINE DU 18 AU 24 MARS 2006

Les NOUVEAUTÉS et le CINÉMA en résumé, pages

★★★★★★ 4 à 6

La liste complète des FILMS, des SALLES et des HORAIRES, pages

★★★★★★ 7 à 14

dans L'AGENDA culturel

Chang Chen et Shu Qi dans *Three Times*, de Hou Hsiao-Hsien

L'amour à travers le temps

THREE TIMES

Réalisation: Hou Hsiao-Hsien. Scénario: Chu Tien-Wen. Avec Shu Qi, Chang Chen, Mei Fang, Liao Su-Jen, Di Mei, Chen Shih-Shan, Lee Pei-Hsuan. Image: Mark Lee Ping-Bin.

ODILE TREMBLAY

Le Taïwanais Hou Hsiao-Hsien est l'un des plus grands stylistes du cinéma contemporain. *Goodbye South, Goodbye, Les Fleurs de Shanghai* ou *Millennium Mambo* sont quelques-unes de ses œuvres présentées en compétition à Cannes.

L'extrême souci esthétique de sa démarche s'apparente à celui de Wong Kar-Wai. Et si la froideur de certains de ses films lui fait perdre parfois sa charge de poésie, son perfectionnisme dans le cadrage, la lenteur des plans, la splendeur des costumes et le traitement de l'image force l'admiration.

Three Times est un magnifique triptyque érigé sur trois époques avec le même duo d'acteurs, Shu Qi et Chang Chen, dans un rapport amoureux qui varie selon le contexte, le temps d'action et le lieu. Œuvre sur laquelle flottent les théories de la réincarnation collées à un amour éternel et multiforme. *Three Times* constitue aussi un regard porté, à travers un siècle, sur l'histoire de Taïwan, ancien fragment de la Chine occupé par le Japon jusqu'en 1945, indépendant à partir de 1949, dont l'évolution fut parallèle à celle de la Chine. Hou Hsiao-Hsien a conféré un style cinématographique spécifique à chaque segment et sa virtuosité éblouit. Comment décrire l'amour à travers le temps? La question hante le film.

C'est l'actrice Shu Qi dont la transformation psychologique et la gestuelle varient le plus d'un épisode à l'autre, le rôle de la femme ayant pivoté au fil du siècle. Les personnages féminins offrent un merveilleux registre au talent de Shu Qi.

Celui de 1966, «*Le temps des amours*», à travers une chanson anglaise, laisse flotter le ruban des influences occidentales sur Taïwan, avec pour premier cadre une salle de billard, où les jeunes héros se

rencontrent. En permission de service militaire, le garçon recherchera sa belle partout, quête filmée avec une grande délicatesse, beaucoup d'ellipses. Cette quête répond aux délicatesses des manifestations physiques de l'amour, à peine deux mains qui s'étreignent. Tout est dit.

Le volet de 1911, «*Le temps de la liberté*», est muet avec intertitres. Sans aller jusqu'au noir et blanc, il épouse les codes guindés, sexistes, qui régissent les rapports d'une jeune courtisane avec un client qu'elle aime mais qui ne s'intéresse qu'à compléter pour faire la révolution. Toute la notion de liberté, qui varie totalement d'un sexe à l'autre en pareil contexte, est au centre de ce court métrage. Film en huis clos sur l'impuissance féminine, sa soumission, appuyé sur les rituels du thé, sur la beauté rigide des costumes, cet épisode montre une société encore statique qui rêve d'affranchissement, comme la jeune femme dans son bordel raffiné qui n'aspire qu'à changer de statut.

Le plus intéressant segment est celui qui se déroule dans le Taipei contemporain, «*Le temps de la jeunesse*». Œuvre de complexité, de modernité aussi: l'héroïne est une jeune épileptique, bisexuelle, danseuse, abîmée, à l'avenir bouché, dont la liaison avec un jeune photographe ne sème que jalousie et désordre. Ici, la narration prend le mors aux dents. Des lumières éblouissantes des boîtes de nuit aux autoroutes empruntées à moto jusqu'au studio photographique du jeune homme, les amours s'entrechoquent, se repoussent. Le kaléidoscope de Hou Hsiao-Hsien s'ouvre sur un avenir bouché où Taïwan vole en éclats.

Le Devoir

PALMARÈS DVD ARCHAMBAULT

Résultats des ventes : Du 7 au 13 mars 2006

FILM/TELESERIE

- 1 HARRY POTTER AND THE GOBLET OF FIRE
- 2 WALK THE LINE
- 3 JARHEAD
- 4 HARRY POTTER Collection
- 5 PRIDE AND PREJUDICE
- 6 LA BELLE ET LE CLOCHARD
- 7 LE COEUR A SES RAISONS Saison 1
- 8 CRASH
- 9 DUNE Extended Edition
- 10 CHARMED Complete Season 4

MUSIQUE/SPECTACLE/AUTRE

- 1 PATRICK GROULX Live à la Place des Arts
- 2 JOSÉE LAVIGUEUR Plus ferme que jamais 2
- 3 LA MARCHÉ DE L'EMPEREUR
- 4 IRON MAIDEN Death On The Road
- 5 MARTIN MATTE Histoires vraies
- 6 CIRQUE DU SOLEIL La Nouba
- 7 DENNIS DEYOUNG Symphonic Rock Music Of Styx
- 8 JOSÉE LAVIGUEUR Coffret 1
- 9 DVD GUIDES VOYAGE Egypte
- 10 SOL En spectacle

Musique de chambre

Allegro Chamber Music

25^e saison

batton Stéphane Lévesque

percussion Anne-Julie Caron

violin Catherine Meunier

Yukari Cousineau

contrebasse Eric Chappell

clarinete Marianne Grotteau

trumpette Paul Merkalo

trombone James Box

piano Dorothy Fieldman Fraiberg

Œuvres de Stravinsky, Bartók, Dvořák, Sibelius

jeudi 23 mars, 20 heures

Salle Redpath, Université McGill

Entrée libre

www.allegrochambermusic.com

• Hyper génial. (...) Un éloge au métier de professeur. •

— PASCALE NAVARRO, *Ouvert le samedi*, Radio-Canada

• BRAVO! un très beau film qu'il faut voir absolument. •

— FRANCINE LAURENDEAU, *Dernière image*, 102.3 FM

« Fascinant ! »

— BENOÎT DUTRIZAC, *Le Grand Journal*, TQS

Galafilm et Les Films du 3 Mars

présentent

La Classe de Madame Lise

Un film de SYLVIE GROULX

À L'AFFICHE du 10 au 23 mars - 17h30 et 21h20

EX-CENTRIS 3536, boul. Saint-Laurent, Mt1

Billetterie (514) 847-4206

CINÉMA PARALLÈLE

Distribué par www.f3m.ca

Salut

LE RÉZO

du cinéma indépendant

www.lerezo.org

présente

FLEURS BRISÉES

de Jim Jarmusch

Grand Prix du Jury, Cannes 2005

LE MARDI 21 MARS

• Salon B, 4231B, boul. St-Laurent, Montréal à 19h30

LE MERCREDI 22 MARS

• L'Angélus Bistro, 241, ch. du Roy, Deschambault à 19h30

• Café Foin Fou, 242, Notre-Dame, Champlain à 20h00

• Côté-Cour, 4014, de la Fabrique, Jonquière à 19h30

LE VENDREDI 24 MARS

• Café Eldorado, 558, de la Madone, Mont-Laurier à 20h00

LE SAMEDI 25 MARS

• Action Art Actuel, 190, rue Richelieu, St-Jean-sur-Richelieu à 14h00

INFORMATIONS : WWW.LEREZO.ORG

LE DEVOIR

Telefilm Canada

Cinéma

Une œuvre lisse à la force tranquille

EVE AND THE FIRE HORSE (ÈVE ET LE CHEVAL DE FEU)

Écrit et réalisé par Julia Kwan. Avec Phoebe Kut, Hollie Lo, Vivian Wu, Lester Chit-Man Chan. Image: Nicolas Bolduc. Montage: Michael Brockinton, Kerry Davie. Musique: Mychael Danna, Rob Simonsen. Canada, 2005, 92 minutes. Aux cinémas Beaubien (en version française) et AMC-Forum (en version originale).

MARTIN BILODEAU

«Deux dieux dans la maison valent mieux qu'un», conclut la mère campée par Vivian Wu au sortir de la projection des *Dix commandements*. Servie à la fin du premier tiers d'*Eve and the Fire Horse*, cette réplique savoureuse constitue le pivot de ce joli premier long métrage de la Sino-Canadienne Julia Kwan, campée dans la communauté chinoise de Vancouver millésimée 1975.

Comme tous ceux et celles qui sont nés sous le signe du cheval de feu, Eve (Phoebe Kut) est une enfant tenace et obstinée. Avec sa sœur aînée Karna (Hollie Lo), elle réussira à faire entrer Jésus et la foi chrétienne dans la maisonnée d'obédience bouddhiste, sur les contrecoups de la dépression de sa mère (après l'accouchement d'un garçon mort-né), puis du décès subit de sa grand-mère adorée. Profitant de l'absence de papa (Lester Chit-Man Chan), Eve et Karna ont emmené leur mère

voir, pendant le week-end de Pâques, le classique de Cecil B. De Mille, avec Charlton Heston dans le rôle de Moïse. Il n'en faudra pas plus pour qu'à la suggestion de ses filles, déjà rompues aux rituels de l'école du dimanche, leur superstitieuse maman «double la protection» de sa maison en accueillant une seconde confession.

Foi, tradition, superstitions et charité sont au cœur de cette comédie douce-amère, portée par le regard brillant de la petite Phoebe Kut, bien davantage que par ses occasionnelles visions fantaisistes: un poisson rouge chantant l'opéra, Bouddha et Jésus enlacés dans le salon, grand-mère ressuscitée, etc. De fait, Julia Kwan illustre avec trop d'emphase l'imagination débordante de la fillette, ce qu'elle aurait pu faire avec moins d'effort et, de sa part, plus d'imagination.

Cela dit, son film aux accents autobiographiques fait vite oublier, par sa fraîcheur, sa sincérité et sa fausse désinvolture, les caractères muséal de la direction artistique et compassé de la mise en scène. *Eve and the Fire Horse* est une œuvre lisse mais néanmoins souple, où les événements et incidents dramatiques sont constamment décentrés par le regard de l'enfant, sur lequel la cinéaste a aligné le sien — et éventuellement le nôtre, pour peu qu'on se laisse emporter par la force tranquille de ce film simple et généreux, conçu pour plaire tant aux enfants qu'aux adultes.

Collaborateur du Devoir

F pour formidable suspense

V FOR VENDETTA (V POUR VENDETTA)

De James McTeigue. Avec Natalie Portman, Hugo Weaving, Stephen Rea, John Hurt, Rupert Graves, Stephen Fry. Scénario: Andy et Larry Wachowski, d'après les romans illustrés d'Alan Moore et David Lloyd. Image: Adrian Biddle. Montage: Martin Walsh. Musique: Dario Marianelli. États-Unis, 2006, 132 minutes.

MARTIN BILODEAU

De tous temps, l'avenir a inquiété. Plus flou que le présent, moins fortifiant que le passé, il est dans l'imaginaire le théâtre de toutes les épidémies, de toutes les guerres, de tous les totalitarismes, bref, de toutes les fins du monde. Les frères Andy et Larry Wachowski, créateurs de la trilogie techno-christique *The Matrix*, ont condensé tout un assortiment de peurs, bien enracinées dans le présent (la guerre au Proche-Orient, la grippe aviaire, la convergence des médias, le terrorisme, etc.), puis les ont projetées dans un futur pas si lointain. Résultat: *V for Vendetta*, un formidable suspense de science-fiction dont ils ont confié la réalisation à leur complice «matrixien», James McTeigue.

Celui-ci signe une mise en scène à hauteur de film noir, qui sacrifie la voltige au profit du dialogue, certes abondant, et le tape-à-l'œil au profit de la psychologie. Contrairement aux plats de cafétéria habituels (*Blade*, *X-Men*, *Fantastic Four*, etc.), *V for Vendetta* a cuit lentement sur le brûleur d'appoint, dans la même petite marmite que *Dark City*, *Gattaca* et *Batman Begins* — des films dotés d'une plus-value intellectuelle devenue accessoire chez les majors mais qui semble ici avoir fleuri avec le consentement de Warner Bros. Peut-être le grand studio a-t-il ainsi cherché à démentir le discours du film lui-même, qui par la bande présente les États-Unis de l'avenir comme une sorte de colonie lépreuse où la pensée a été détruite à coups de guerres du pétrole.

Si bien que Londres, une des dernières civilisations encore debout dans ce futur qu'on devine immédiat, est le théâtre de cette adaptation de romans illustrés de David



Natalie Portman dans *V for Vendetta*, de James McTeigue

SOURCE WARNER BROS.

Lloyd et Alan Moore (*From Hell*, *The League of Extraordinary Gentlemen*). D'entrée de jeu, et avec une abondance de détails à donner le vertige, McTeigue met la table: la société anglaise est sous l'emprise d'un chancelier mégalomane (John Hurt) — on le situe quelque part entre Staline, Pinochet et Hitler —, qui distille sa propagande à travers la télévision d'État. Une télévision qu'un justicier masqué, surnommé V (Hugo Weaving, une présence et une voix), prendra en otage, l'espace de quelques minutes, pour annoncer au peuple qu'il prépare une révolution dont le point de départ sera l'explosion du parlement britannique, dans un an pour jour — réveillant ainsi le souvenir de Guy Fawkes, qui avait tenté le même exploit en 1605.

L'essentiel du récit se passe pendant l'année qui sépare le point de départ du film (l'explosion du palais de justice, au soir du premier jour) et cette révolution annoncée qui lui sert d'épilogue. Dans cette intervalle, Evey (Natalie Portman), une jeune orpheline que V a sauvée de la mort, subira une série d'épreuves qui l'amèneront à choisir le camp de son sauveur, et un détective à la solde du chancelier (l'excellent

Stephen Rea) se découvrira une âme de révolutionnaire.

L'intrigue est complexe, le dialogue abondant, les scènes d'action, on l'a dit, relativement humbles. Qu'est-ce qui fait donc la force de *V for Vendetta*? D'abord, sa plastique admirable, qui mélange film noir et film de cape et d'épée. Ensuite, son récit, rigoureux, qui évite tous les clichés, tous les poncifs, à la fois du film de genres et du film à thèses, et trouve sa place, à égale distance entre les deux. En-

fin, la cohérence de son discours socialiste et la pertinence de le faire entendre de si brillante façon, à travers une allégorie politique qui masque à peine le tableau Bush-Blair qui l'a inspirée. Qu'un film hollywoodien s'adresse à l'intelligence du public et fasse l'apologie de la connaissance et de la pensée, on ne voit pas ça tous les weekends. Celui-ci est à marquer d'une pierre blanche.

Collaborateur du Devoir



SOURCE MONGREL MEDIA

Eve et le cheval de feu est le premier long métrage de la Sino-Canadienne Julia Kwan.

UN FILM DE LARS VON TRIER
MANDERLAY
MÉTAN EN VENTE
BRYCE DALLAS HOWARD
ISAACH DE BANKOLÉ, DANNY GLOVER, WILLEM DAFORÉ
13 À L'AFFICHE VERSION ORIGINALE ANGLAISE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS EX-CENTRIS 1000 - 1050 - 1010 - 2145 0024

FESTIVAL DE CANNES 2005
PRIX D'INTERPRÉTATION MASCULINE
PRIX DU SCÉNARIO
«Un coup de maître, un chef-d'œuvre. Visuellement l'un des plus beaux films que j'ai vus. Les images sont magnifiques. Une ballade extrêmement émouvante au cœur de l'Amérique.»
— Richard Martineau, VOIR
8.5/10
«Trois enterrements a de la vie, du souffle et de l'intelligence.»
— Juliette Ruer, ICI
★★★★★
Une direction photo vive, un scénario brillant et des interprétations magnifiques. Une belle réussite.
— Marc Cassini, La Presse
FILM DE
TOMMY LEE JONES
TROIS ENTERREMENTS
THREE BURIALS OF MELQUIADES ESTRADA
COST PAR
GUILLERMO ARRIAGA
13 À L'AFFICHE! VERSION ORIGINALE ANGLAISE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS
COMPLEXE DIVERTISSEMENT QUARTIER LATIN
STARCITE MONTREAL
PONT-VIAU 16
MAISON DU CINEMA
SHERBROOKE
VERSION ORIGINALE ANGLAISE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS
LE FORUM 22
CINEMA DU PARC
SHERBROOKE
EX-CENTRIS

k-Films Amérique présente
de ma fenêtre, sans maison...
un film de
Marianne Zéhil
avec
Louise Portal
Renée Thoma - Hélène Mercier
Jean-François Blanchard - Mariloup Wolfe
K-FILMS AMÉRIQUE présente une production IMA PRODUCTIONS
avec WALID EL ALAYLI, LEYLA NAJEM et ELIAS ELIAS
Musique originale: JEAN DESROS, incrustée dans les films de FABIEN AZINGOULI, NAJMA KADRA, KAZEM EL SAHNI
Direction de la photographie: NATHALIE MOURGON-DROSTY • Deuxième assistant: MARIO NEVEUX • Montage: HELENE GIBAUD
Dont l'un des producteurs: JULIE DE GOUVERNEUR • Écrit, réalisé et produit par MARIANNE ZÉHIL
Précédé du court-métrage québécois AU CŒUR BRISÉ de Antoinette Karina.
13 À L'AFFICHE! COMPLEXE DIVERTISSEMENT PARISIEN CINÉMA Beaubien 1000 - 1050 - 1010 - 2145 0024

CHRISTAL FILMS
★★★★★
«...suit à la perfection les règles immuables du suspense. Le résultat est fascinant!»
— Régis Tremblay, Le Soleil
«Hitchcock se serait régalé... Je vous le recommande chaleureusement!»
— Bernard Michaud, Indicateur Présent, Radio-Canada
«...polar enlevant et rafraîchissant.»
— Maxime Demers, Le Journal de Montréal
CHRISTAL FILMS PRÉSENTE
SOPHIE MARCEAU YVAN ATTAL
CHOISIR UN HOMME AU HASARD. LE SUIVRE. LE PIÉGER.
ANTHONY ZIMMER
UN FILM DE JÉRÔME SALLE
AVEC LA PARTICIPATION DE SAMI FREY
DALLAS LELANDER, DANIEL QUERTYCHEN, SAMUEL GUESNI, GINETHI RACAUD
www.christalfilms.com
CANAL+ STUDIO ÉCRIME
QUARTIER LATIN
COMPLEXE DIVERTISSEMENT QUARTIER LATIN
STARCITE MONTREAL
PONT-VIAU 16
MAISON DU CINEMA
SHERBROOKE
VERSION ORIGINALE ANGLAISE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS
LE FORUM 22
CINEMA DU PARC
SHERBROOKE
EX-CENTRIS
13 À L'AFFICHE! COMPLEXE DIVERTISSEMENT QUARTIER LATIN
STARCITE MONTREAL
PONT-VIAU 16
MAISON DU CINEMA
SHERBROOKE
VERSION ORIGINALE ANGLAISE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS
LE FORUM 22
CINEMA DU PARC
SHERBROOKE
EX-CENTRIS